

RHONE-ALPES

Elle brûle

Compagnie Les Hommes approximatifs

Emma B. est mariée à Charles B., médecin, avec lequel elle aura une fille. Pour pallier son désœuvrement, Emma accumule les liaisons avec d'autres hommes en même temps que les dettes. Ne pouvant échapper aux huissiers, elle se suicide en avalant de l'arsenic. Si toute ressemblance avec un célèbre roman de Flaubert n'est pas fortuite (ce spectacle est d'ailleurs le second volet d'un cycle autour de l'œuvre initié en 2012 avec *Le Bal d'Emma*, voir photo ci-contre), il ne s'agit pas néanmoins pour la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen de l'adapter



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

mais de s'inspirer d'un fait divers et des problématiques qu'il soulève pour s'en emparer librement sur le plateau. C'est en effet à partir des improvisations des comédiens que Mariette Navarro a conçu ce texte, qui tente de retracer, fragment par fragment, ce qui a conduit Emma à ce geste. *Elle brûle* se construit ainsi à partir d'une installation scénique où chaque objet de la maison est inventorié comme autant de pièces à conviction susceptibles d'explicitier un drame noué pendant cinq ans. Comme dans ses précédentes créations, Caroline Guiela Nguyen repose également ici la question du déni : comment peut-on vivre aux côtés d'une personne que l'on aime sans voir qu'elle est désespérée ? Pourquoi, lorsque nous pressentons instinctivement un danger ou le dévoilement imminent d'un secret, préférons-nous détourner le regard ? ■

Elle brûle. De Mariette Navarro. Mise en scène de Caroline Guiela Nguyen.
Compagnie Les Hommes approximatifs.

Création du 4 au 8 novembre à La Comédie de Valence-CDN Drôme-Ardèche ;
du 15 novembre au 14 décembre au Théâtre national de la Colline à Paris (20^e).

Une femme à l'étroit dans sa vie

La jeune Caroline Guiela Nguyen met en scène, avec brio, une Emma Bovary d'aujourd'hui

Théâtre

C'est un beau matin. La lumière du soleil entre dans la maison où Charles, sa femme Emma et leur fille Camille prennent le petit déjeuner. Ils sont joyeux, un peu taquins entre eux, comme on peut l'être dans une famille où tout va bien. Et puis, il y a une bonne nouvelle : Emma a trouvé du travail. Elle va commencer le jour même. A voir la cuisine américaine ouverte sur le salon, le coloir et les chambres, au fond, on sent bien que rien n'est riche sans que rien ne manque, dans cette maison comme une autre, où Emma reste seule, à boire son café, quand Charles part emmener Camille à l'école, avant d'aller à son cabinet de médecin. Mais quand Emma se met devant l'évier, et qu'elle se lave les mains, longuement, trop longuement, le regard tourné vers la fenêtre, on pressent que quelque chose ne va pas.

Qui est-elle, cette Emma ? Une femme d'aujourd'hui, dans la province française. Mariée, mère, et seule. Elle se consume de l'intérieur, sans que son entourage ne s'en rende compte. Téléphone en parlant à voix basse, en arabe, par moments. Invente qu'elle va au travail, alors qu'elle reste chez elle, prend des amants et dépense beaucoup d'argent. Oui, c'est bien une Emma Bovary. Non, ce n'est pas l'Emma Bovary de Flaubert. Elle vit ici et maintenant, et le portrait qu'en donne *Elle brûle*, au Théâtre national de la Colline, ne cherche pas à porter le roman à la scène. Il s'en inspire d'une manière magnifique, qui permet de découvrir un collectif avec un de ses tout premiers spectacles.

Ce collectif s'appelle Les Hommes approximatifs, en référence au titre du poème de Tristan Tzara, *L'Homme approximatif*. Il a été fondé en 2009 par Caroline Guiela Nguyen, une jeune femme (32 ans) qui a étudié la sociologie avant d'intégrer la section mise en scène de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Elle n'a jamais eu envie de jouer. Ce qu'elle aime, c'est regarder, être à l'extérieur et organiser. En la matière, elle mène un travail



Emma (Boutaina El-Fekkak), taraulée par un mal de vivre indéfinissable. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

de fond avec ses camarades. L'idée de *Elle brûle* est venue après la lecture de Flaubert, au cours d'un voyage au Vietnam, où Caroline Guiela Nguyen accompagnait sa mère. Dans un premier temps, Les Hommes approximatifs, qui sont installés à Valence, dans la Drôme, ont mis en place un petit spectacle, *Le Bal d'Emma*, qui se jouait dans des salles des fêtes de village. « *Assis à des tables, le public assistait au bal où Charles avait emmené Emma, pour ses 30 ans. Rêvant de mieux, elle jouait l'endroit médiocre* », raconte Caroline Guiela Nguyen.

Dans *Elle brûle*, il n'est même pas sûr qu'Emma juge sa vie médiocre. Elle n'arrive tout simplement pas à la vivre. Ce qui l'empêche ne vient pas d'une mélancolie, mais d'un « rien » qui l'enveloppe tout entière, comme une peau de chagrin dont elle ne sait comment se défaire. D'où ses gestes qui flottent, ses mains qu'elle lave trop, ou qui volettent dans l'espace. On pourrait la croire simplement distraite, cette Emma dont le mari accepte tout. Sait-il ou ne sait-il pas ? Veut-il se protéger, et proté-

ger sa propre vie, cette femme qu'il aime, cette femme qu'il a voulue ? A chaque mensonge d'Emma, il répond par un « *Ah bon* » si laconique qu'il vous fend le cœur. Parce que vous, spectateur, vous savez, et vous voyez : Emma avec son amant, Camille avec son baby-sitter qui sort de la chambre de la fillette, vêtu d'un pyjama du père. Et la mère de Charles avec ses longs

Les tableaux s'enchaînent si bien que l'on a l'impression de s'immerger dans un paysage imprégné par l'épaisseur du temps

cheveux blancs, qui arrose ses plantes et se persuade que son mari mort va arriver par le train.

Ce qui est magnifique, dans *Elle brûle*, c'est à quel point tout est suggéré, dans la succession de tableaux qui composent le spectacle. Ils s'enchaînent si bien que l'on

a l'impression de s'immerger, comme on le ferait dans une forêt profonde, dans un paysage imprégné par l'épaisseur du temps qui tisse les drames secrets d'une famille. Cela tient à une longue préparation, deux ans, dont Les Hommes approximatifs se sont nourris. Cela tient aussi au talent de Caroline Guiela Nguyen. Cela tient enfin au jeu remarquable des comédiens, qui laissent transparaître, au meilleur sens du terme, ce que les personnages sont : des hommes approximatifs. Comme chacun d'entre nous, dont *Elle brûle*, qu'on ne saurait trop conseiller d'aller voir, renvoie un miroir, avec une grâce inquiétante. Ou, au choix, une inquiétude gracieuse. ■

BRIGITTE SALINO

Elle brûle, par Les Hommes approximatifs. Avec Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoui, Pierrick Plathier. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e. Tél. : 01-44-62-52-52. Mardi à 19 heures ; du mercredi au samedi à 21 heures ; dimanche à 16 heures. De 14 à 29 €. Durée : 2 h 30. Jusqu'au 14 décembre.

Elle brûle

Compagnie Les Hommes approximatifs

Emma B. est mariée à Charles B., médecin, avec lequel elle aura une fille. Pour pallier son désœuvrement, Emma accumule les liaisons avec d'autres hommes en même temps que les dettes. Ne pouvant échapper aux huissiers, elle se suicide en avalant de l'arsenic. Si toute ressemblance avec un célèbre roman de Flau-

bert n'est pas fortuite (ce spectacle est d'ailleurs le second volet d'un cycle autour de l'œuvre initié en 2012 avec *Le Bal d'Emma*, voir photo ci-contre), il ne s'agit pas néanmoins pour la metteuse en scène Caroline Guiéla Nguyen de l'adapter



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

mais de s'inspirer d'un fait divers et des problématiques qu'il soulève pour s'en emparer librement sur le plateau. C'est en effet à partir des improvisations des comédiens que Mariette Navarro a conçu ce texte, qui tente de retracer, fragment par fragment, ce qui a conduit Emma à ce geste. *Elle brûle* se construit ainsi à partir d'une installation scénique où chaque objet de la maison est inventorié comme autant de pièces à conviction susceptibles d'explicitier un drame noué pendant cinq ans. Comme dans ses précédentes créations, Caroline Guiéla Nguyen repose également ici la question du déni : comment peut-on vivre aux côtés d'une personne que l'on aime sans voir qu'elle est désespérée ? Pourquoi, lorsque nous pressentons instinctivement un danger ou le dévoilement imminent d'un secret, préférons-nous détourner le regard ? ■

Elle brûle. De Mariette Navarro. Mise en scène de Caroline Guiéla Nguyen. Compagnie Les Hommes approximatifs.

Création du 4 au 8 novembre à La Comédie de Valence-CDN Drôme-Ardèche ; du 15 novembre au 14 décembre au Théâtre national de la Colline à Paris (20*).

À LA COMÉDIE | Répétition publique de la prochaine création "Elle brûle"

L'éclosion d'une écriture

Jeudi soir, la Comédie de Valence levait un petit coin du voile – du rideau – sur sa prochaine création partagée. Il s'agissait d'une répétition publique de la pièce écrite par Mariette Navarro et mise en scène par Caroline Guiela Nguyen, avec la compagnie Les Hommes Approximatifs "Elle brûle". L'occasion pour les spectateurs d'assister au processus de création avant d'en savourer le résultat.

Et pour le cas si particulier de cette œuvre, plutôt que répétition publique, peut-être faudrait-il parler de création publique. Il s'agissait moins jeudi de voir des comédiens répéter un texte, qu'assister à l'éclosion d'une écriture. Une genèse. Car, pour être bref, la pièce

n'existe pas encore.

Bien sûr, les ingrédients se trouvaient déjà sur la scène de la Comédie : Emma, Charles, l'endettement, le suicide, le mensonge, le décor... comme il y a dans un placard : les œufs, le lait, la farine et le sucre. Mais la pièce, elle, n'existe pas encore. Pas davantage que l'assiette de crêpes que l'on espère de ses vœux. Cette comparaison pâtissière n'a rien de réducteur, elle illustre simplement le processus d'écriture dit "écriture au plateau", rouage instinctif et principal autour duquel le mécanisme de création s'imbrique.

"Nous travaillons sur une base d'improvisations", explique Caroline Guiela Nguyen, dans un paysage des possibles

à l'intérieur duquel la pièce s'écrit au fur et à mesure des répétitions". Une façon de s'intéresser davantage au chemin théâtral que l'on emprunte plutôt qu'à l'endroit où il conduit. Cette démarche singulière vise à rendre la plus perméable possible la frontière entre la fiction et le réel, entre les acteurs et le public, ce dernier jouant un rôle à part entière. Volonté de brouiller les pistes que l'on retrouvera du reste dès la porte de la Comédie poussée, bien avant la traditionnelle ouverture de rideau. Surprise.

Prochaine répétition publique le 28 octobre à 19 heures.
Première le 4 novembre à 20 heures



Un public curieux de découvrir un processus de création singulier.

LA COLLINE
DE MARIETTE NAVARRO / MES CAROLINE GUIELA NGUYEN

UN FRAGMENT DU MONDE

La compagnie des Hommes approximatifs met en place les conditions d'une écriture de plateau singulière qui fouille le quotidien. Propos recueillis auprès de sa metteure en scène, Caroline Guiela Nguyen.

« L'écriture de plateau, ça n'a rien de nouveau. Mnouchkine l'a fait bien avant nous et surtout, ça recouvre tout un tas de réalités différentes. En ce qui nous concerne, nous arrivons aux répétitions avec une bible. Comme une bible de scénario, avec le contexte, des fiches de personnage, des photos, etc. Ensuite on démarre les improvisations, et Mariette Navarro écrit

des textes avec des mots un peu plus grands que ceux des acteurs, qu'elle insère dans l'histoire. Dans l'un de ces passages, elle écrit : « *ce qu'il y aurait de pire, c'est de ne plus y croire* ». Et ça colle à notre projet : ce qu'on demande au spectateur, c'est d'y croire. En fait, *Elle brûle* raconte l'histoire d'un groupe de personnages, d'une famille. Ça peut paraître ringard, mais

© Jean-Louis Fernandez



l'idée de raconter une histoire, c'est vraiment notre moteur. Une histoire, c'est un fragment du monde qu'on essaye de faire rentrer sur un plateau. J'ai été marquée par des réalisateurs comme Mike Leigh faisant entendre une lan-

gue qui me paraissait si proche, avec des mots comme ceux que j'entendais chez moi.

DÉCORTIQUER LE RÉEL

C'est dans cet objectif qu'on travaille beaucoup par improvisations, et qu'on a souvent l'impression d'avoir de vraies gens sur le plateau. Deux comédiens amateurs s'intègrent d'ailleurs dans la troupe. En fait, on essaye de décortiquer le réel, de trouver quel est le quotidien de cette famille, sa manière par exemple de prendre le petit-déjeuner, de vivre ensemble. Dans ce cadre, un jeu quotidien, ça reste du jeu, et si derrière les personnages, on voit les personnes, le plus important pour nous reste la fiction.»

Propos recueillis par Eric Demey

**Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun,
75020 Paris. Du 15 novembre au 14 décembre.
Tél. 01 44 62 52 52.**

REJOIGNEZ-NOUS SUR FACEBOOK

RÉAGISSEZ SUR WWW.JOURNAL-LATERRASSE.FR



VALENCE Elle brûle du 4 au 8 novembre

La Comédie présente sa nouvelle création partagée : Elle Brûle. La pièce, écrite au fur et à mesure des répétitions, selon un procédé d'écriture dit "d'écriture au plateau", livrera ses secrets sur le drame d'Emma. Inspiré d'un fait divers, et d'un célèbre roman lui aussi inspiré d'un fait divers, la pièce écrite par Mariette Navarro et mise en scène par Caroline Guiela Nguyen, emmènera le spectateur au bord du gouffre d'Emma, où la vérité donne le vertige.
[comedievalence.com/04 7 5 78 41 70](http://comedievalence.com/0475784170)

Encéphalogramme du spectateur

Blog de Pauline Catherinot: Théâtre - Musique - Poésie - Entretiens
(encephalogrammeduspectateur@gmail.com)

Emma, elle brûle

[encephalogrammeduspectateur](#) / 5 novembre 2013



"Qui était Emma ? (Toute ressemblance avec un personnage de fiction n'est que pure coïncidence avec la réalité)"

Ce que vous découvrirez après avoir poussé la porte du théâtre n'est pas une salle de spectacle. Mais quel spectacle ! Ici commence une enquête. Des pièces à conviction ont été accumulées : bijoux, armoire à pharmacie, jouets, témoignages de proches. Comme autant d'indices du mystère d'Emma, cette femme que vous avez peut-être reconnue à la une du Dauphiné. Comme si, obsessionnellement, chacun tâchait après le drame de faire parler ce qui s'est tu. Elle brûle parle d'endettement, de mensonge et d'aveuglement. C'est entre ces failles qu'il est peut-être question d'amour. À dire vrai, Elle brûle est inspiré d'un fait divers... et d'un célèbre roman inspiré d'un fait divers. Caroline Guiela Nguyen conduit depuis plusieurs spectacles une passionnante recherche où fiction et réalité s'imprègnent par capillarité jusqu'à nous confondre. Depuis trois ans, la Comédie de Valence accompagne la démarche très personnelle qu'elle mène avec sa compagnie, Les Hommes Approximatifs, implantée à Valence. Cette création est le deuxième volet d'un cycle autour du personnage d'Emma. Comme pour Le Bal d'Emma, créé pour Ambivalence(s) 2012, Mariette Navarro sera l'auteure d'un spectacle qui commencera à s'écrire au premier jour des répétitions. Au bord du gouffre d'Emma. " (source: <http://comedievalence.com/saison>)



Je n'ai pas dit un mot, pas un seul ou presque en sortant. En sortant de là. Du théâtre de Valence. Des nœuds de serpents attachés au fond du ventre (entre le remoud et l'arrêt). Peut-être la thématique... Le mutisme, la marque aphone, le mécanisme verbal atrophié. Les lumières se rallument et le réel apparaît alors comme une sorte de tourbillon extrême. Les sens sont décuplés. On voit. Trop. On voit. Le détail insignifiant et tout est un pont vers un passé (plus ou moins proche). Certaines images tournent en boucle. Incessantes...

Elle brûle, spectacle créé par Les Hommes Approximatifs, Mariette Navarro et Caroline Guiela Nguyen, interroge le spectateur, celui-ci devient le témoin privilégié d'une histoire ordinaire, ancrée dans le monde contemporain. L'empreinte, donc, sur le corps, sur la gorge. Le spectateur sans voix. Presque paralysé. Il faut dire que tout est fait pour mettre le spectateur en condition, le conditionner peut-être? Des images, des obsessions... "Comme si, obsessionnellement, chacun tâchait après le drame de faire parler ce qui s'est tu" Après le drame, le drame d'Emma, il faudra du temps pour parler, pour faire parler ce qui s'est tu (pendant et après la représentation). J'ai l'impression que ce temps correspond peut-être à ce début, à ce presque début où les personnages attendent dans une pièce qui ne fait pas encore sens. On sait qu'elle est là. Que la femme. Qu'Emma. Est. LA. Qu'il s'est passé quelque chose. Que son corps est certainement dans la pièce. De l'autre côté de la cloison. Tous les personnages

sont présents. Commence alors une remontée dans le temps entre "réalité" (celle de la fiction) et rêveries (parfois cauchemardesques). On repense alors aux indices semés et exposés dans le petit "Musée d'une famille ordinaire". Le spectacle débute d'ailleurs son immersion par la visite de ce musée organisé autour de sept panneaux: le cabinet du Docteur Charles Bauchain, le Hall d'entrée, la cuisine... Et si le spectateur/visiteur est attentif, il pourra attraper en vol des indices et découvrir l'identité des personnages, les placer dans leurs quotidiens. Chaque objet glissé sur une étagère... ou dans un nuage sonore. Happé par des mots, par des boîtes, par des fragments de vie, des colliers, des portraits, des disques, la voix de Julien Clerc... C'est peut-être l'enquête qui commence, l'œil scrute le moindre détail sans trop savoir ce qu'il cherche. Avec la seule conscience que tout fera sens, que les boîtes s'ajouteront certainement pour faire bloc et proposer une unicité.

Elle brûle, Emma. De sa vie, de sa vie rêvée et double. La descente dans les abîmes d'une femme qui s'enferme dans les mensonges et qui disparaît peu à peu sous les dettes et le mutisme (justement). Elle donne l'apparence que tout va pour le mieux, elle construit un idéal qui se craquelle petit à petit. La famille parfaite vole alors en éclats et le spectacle est à l'image de ces éclats puisqu'il se construit par extraits. La chronologie existe comme des flashes et tout revient au matin. Au petit-déjeuner. A ce moment privilégié où le cercle familial est resserré, lieu de toutes les confidences. Le matin, le petit-déjeuner, le moment où l'individu s'embourbe. S'arrête sur un geste. Se heurte. Le blocage. Et c'est ce petit blocage qui renvoie parfois à ces moments d'hésitation où l'individu lambda se retrouve dans la même situation qu'Emma. C'est assez juste je trouve. Dans ce monde. Le retour en arrière est impossible. La machinerie est en place. Elle. Au bord de son gouffre. Comme enfermée dans un cycle... et je pense à *la Poinçonneuse* de Bernard Heidsieck, la comparaison s'arrête à ces termes: "Comme chaque matin". Dans ce poème sonore, la boucle infernale plonge à la fois les personnages et les auditeurs dans une angoisse cyclique qui ne cesse de se reproduire. Comme chaque matin. Comme chaque matin. Emma recommence. Le piège se referme sur elle. Elle apparaît seule et cela contraste avec l'énergie, avec les "élans de vie" de son mari ou de sa fille: Camille. D'ailleurs, il faut dire que Margaux Fabre (Camille) est incroyable!!! L'effervescence du quotidien laisse la place, peu à peu, à l'absence... les meubles disparaissent d'ailleurs... les odeurs (du début) n'existent plus. Le lieu semble aseptisé. L'ombre d'Emma, celle de Flaubert, plane sur la pièce. Il y a ce portrait d'une femme – dans un cadre. J'ai pensé à Emma de Bovary. Comme si le pont entre les générations se faisait par ce biais. Comme si Emma (l'ancienne) regardait sa contemporaine, son double. L'Histoire de Flaubert est terriblement actuelle et je crois que c'est cela qui m'a bouleversé. J'aurais aimé quelques respirations pour me laisser le temps... Alors, oui, il y a des moments d'une extrême drôlerie, le cabotinage de Charles... Cependant la tension est intense et c'est ce qui fait la réussite de ce spectacle. Ce dernier interroge... Le vide occupé par des visions cauchemardesques... l'enfant-lune... Le vide occupé par des personnages désincarnés... ou mal implantés dans leur corps et dans leur esprit... la grand-mère, Damien...



Écriture au plateau **Les Hommes Approximatifs** / Textes **Mariette Navarro** / Mise en scène **Caroline Guiela Nguyen** / Interprétation **Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoul, Pierrick Plathier** / Scénographie **Alice Duchange** / Costumes **Benjamin Moreau** / Création lumière **Jérémy Papin** / Création sonore **Antoine Richard** / Vidéo **Jérémy Scheidler** / Collaboration artistique **Claire Calvi** / Stagiaire à la dramaturgie **Manon Worms** / Production déléguée **La Comédie de Valence, Centre dramatique national Drôme-Ardèche** / Coproduction compagnie **Les Hommes Approximatifs ; La Comédie de Valence, Centre dramatique national Drôme-Ardèche ; La Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique national ; La Colline – théâtre national ; Comédie de Caen, Centre dramatique national de Normandie ; Centre dramatique national des Alpes – Grenoble** / Ce projet a reçu l'Aide à la création du **Centre national du Théâtre**



124 **AGENDA**

PARIS / ÎLE-DE-FRANCE

Relève théâtrale

Patrice Chéreau avait 22 ans lorsqu'il a pris la direction du Théâtre de Sartrouville. Il semble qu'aujourd'hui, la croûte générationnelle soit devenue plus difficile à percer. C'est à nouveau en « banlieue » qu'il faut aller guetter la « relève théâtrale ».

L'Échangeur, à Bagnolet, déçoit rarement. Monica Espina y lâche deux cowboys « destroy », piqués à un roman de Richard Brautigan (4 au 13 novembre). Marie Marfaing soigne sur scène son goût pour la peinture (18 au 25 novembre). Gildas Milin rêve de prison pour vieux dans *Toboggan* (30 novembre au 6 décembre) et Sébastien Derrey imagine, sur un texte de Frédéric Voissier, les derniers jours d'Elvis Presley (9 au 21 décembre). Au Théâtre de Vanves, les soirées sont pareillement denses. Son directeur, José Alfaro, a mis délibérément le cap sur la jeune création contemporaine. Julien Gosselin fait mouche avec une adaptation des *Particules élémentaires* de Houellebecq (20 et 21 novembre), et Julie Deliquet et le Collectif In vitro dressent la table d'un repas de famille qui lessive l'héritage de Mai 68 (26 au 30 novembre). Le même Collectif In vitro participe, les 23 et 24 novembre à la Ferme du Buisson, en compagnie de Mikaël Serre. Frédéric Sonntag, Julie Bérés et Cédric Orain, aux Enfants du désordre, un week-end d'« immersion théâtrale ».

Intra-muros, c'est au Théâtre de la Colline, qu'émerge Caroline Guiela Nguyen, soutenue par la Comédie de Valence: on avait beaucoup aimé son *Bal d'Emma*, très librement adapté de *Madame Bovary*. Le personnage du roman de Flaubert inspire à nouveau *Elle brûle*, issu d'une forte complicité avec l'auteure Mariette Navarro.

Dominique Vernis

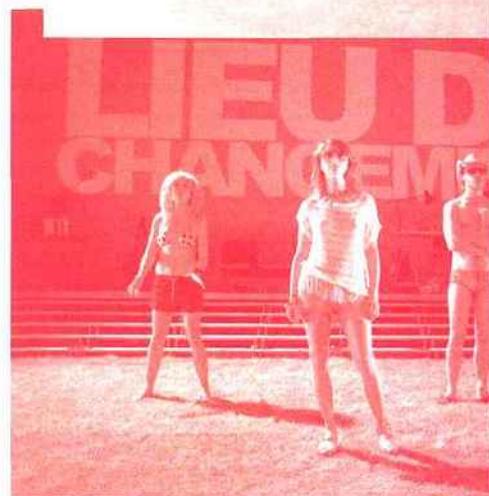
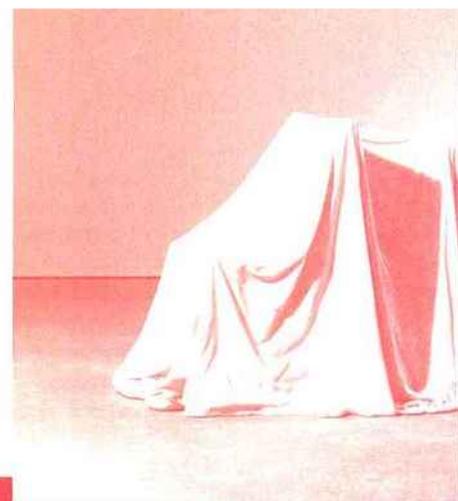
Elle brûle, de Caroline Guiela Nguyen, du 15 novembre au 14 décembre au Théâtre national de la Colline, Paris. www.colline.fr
L'Échangeur, à Bagnolet. www.lechangeur.org
Théâtre de Vanves. www.theatre-vanves.fr
Les Enfants du désordre, les 23 et 24 novembre à la Ferme du Buisson, Noisiel. www.lafermedubuisson.com

Appel à imagination au Plateau

Avec un tel titre incitatif, *Make Every Show Like It's Your Last*, Ryan Gander invite les visiteurs à vivre pleinement l'exposition. Conçue comme une déambulation entre différentes ambiances, menant de l'obscurité totale à une salle d'une blancheur immaculée, c'est l'imagination qui est sans cesse stimulée et promue, notamment à travers une fausse campagne publicitaire de santé publique. Sous-bois, sculptures-cabanes, portraits dont on ne connaît que la palette de couleurs, nous offrent la possibilité séduisante de construire nos propres images et nos propres mondes. Un art conceptuel qui engage un nécessaire retour à l'insouciance et à la rêverie de l'enfance. À suivre: le travail d'Alejandro Cesarco, conceptuel également, inspiré par le langage et la narration. **C. K.**

Ryan Gander, *Make Every Show Like It's Your Last*, jusqu'au 17 novembre et **Alejandro Cesarco**, du 12 décembre au 23 février au Frac Île-de-France/Le Plateau, Paris. www.fracidf-leplateau.com

EN BREF Au Centre national de la Danse, deux créations à suivre de près: *Nervures*, de **Fabrice Lambert**, en dialogue avec un mobile original créé par Xavier Veilhan (5 au 7 novembre); puis *Boire les longs oublis*, d'**Alban Richard**, qui pirate et détourne *L'île des morts*, célèbre tableau d'Arnold Böcklin qui inspira l'œuvre de Serge Rachmaninov (19 au 21 novembre). <> **Ursula Meier**, jeune réalisatrice franco-suisse, est l'une des cinéastes les plus douées de sa génération. Lors de la carte blanche que lui confie le Centre culturel suisse à Paris, du 5 au 8 novembre, au retrouvera notamment les chorégraphes Thomas Lebrun et **Cindy Van Acker**, ainsi qu'une mise en lecture de textes d'Antoine Jaccoud par Mathieu Amalric. <> « *Démolisseurs non alignés, peu orthodoxes, sans mitrailleuse mais guerillers de la poésie, nous avons grandi sous le drapeau corsaire de P. P. Pasolini* », déclarent les Italiens de **ricci/forte**. Avec *Imitation of Death*, du 14 novembre au 1^{er} décembre, ils sont pour la première fois à l'affiche de la MC 93 à Bobigny.



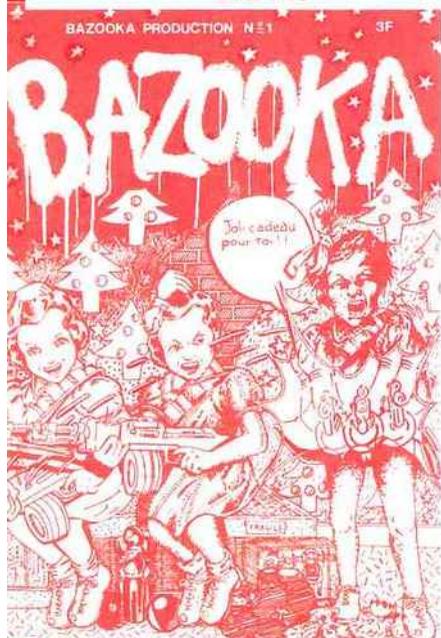
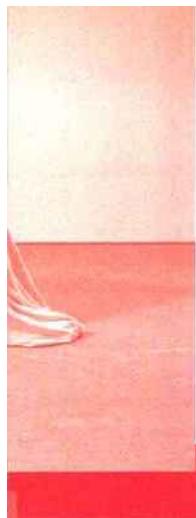
Les particules élémentaires, de Julien Gosselin (au Théâtre de Vanves). Photo: Simon Gosselin.

De Bagneux à Malakoff, en passant par Châtenay-Malabry, Châtillon, Clamart et Fontenay-aux-Roses, plusieurs créations montrent à l'envi que marionnettes et théâtre d'objets ne sont pas systématiquement synonymes de « jeune public ». Du 23 novembre au 8 décembre dans les Hauts-de-Seine, le **festival MAR.T.O. s'adresse à un public adulte**. Qu'on se le dise! www.festivamar.to.com

Les contes aussi ne sont pas réservés aux enfants. Si vous avez besoin de le voir pour le croire, laissez-vous entraîner du 12 au 16 novembre à la Maison du conte, à Chevilly-Larue, dans l'univers de Nidal Qannari, en Priscile. *Là où ça pousse!*. lamaisonduconte.com

Ryan Gander, *is...* (v),
2013, courtesy de
l'artiste (exposition au
Plateau). Photo: John
Newton.

Europunk à la Cité de la
musique: affiche pour un
concert de Crass, 1978 (©
Gee Vaucher et Dave King).
En bas: la couverture du
premier numéro de *Bazooka
Production*, 1975 (collection
Bernard Vidal).



Heidi Bucher habite le Centre culturel suisse

C'est avec enthousiasme que l'on découvre le travail méconnu de Heidi Bucher au Centre culturel suisse. Sculptrice de la génération d'Eva Hesse, de Louise Bourgeois ou de Joseph Beuys, des « attitudes devenant formes » et de l'utilisation jusqu'alors inhabituelle de matériaux organiques et plastiques, l'œuvre d'Heidi Bucher exprime avec force les préoccupations artistiques de son époque en regard de sa vie personnelle. L'exposition se concentre sur les œuvres réalisées entre 1970 et 1980, autour de la notion d'habitat. À partir de latex suspendu comme des peaux tendues, elle crée des architectures souples qui évoquent des géographies et des chronologies autres, en même temps qu'elles placent le visiteur au présent. Univers anachroniques, empreints de mémoire, ces autres anthropomorphiques renvoient aussi au corps, à nous-mêmes, *hic et nunc*. C. K.

Heidi Bucher, jusqu'au 8 décembre au Centre culturel suisse, Paris. www.ccsparis.com

Défrichage de jeunes talents

Association héritière de Jeune Peinture, créée par l'artiste Paul Rebeyrolle en 1949, Jeune Création perpétue les intentions de ce dernier, en regroupant, soutenant et diffusant la création artistique contemporaine. Chaque automne, l'association est mise sur le devant de la scène par le biais d'une exposition qui se déroule, depuis plusieurs années maintenant, au Centquatre. Défrichage de jeunes talents, sélection d'une soixantaine de jeunes artistes, français et étrangers, par un comité lui-même composé d'artistes, remise de prix, mise en dialogue des créations. Tels sont les points forts de cette manifestation qui propose aux visiteurs des regards frais et reflète, dans toute sa diversité, les préoccupations actuelles de l'art et du monde, un peu, beaucoup, à la folie... C. K.

Jeune création, du 9 au 17 novembre au Centquatre, Paris. www.104.fr

No Future à la Cité de la musique

Après Serge Gainsbourg, Miles Davis et The Beatles, la Cité de la musique s'arrête sur le punk, grande aventure à la fois sociétale et musicale de la fin du XX^e siècle. L'occasion de revenir sur un mouvement protéiforme, héritier illégitime de Dada, de Fluxus et du situationnisme, né comme une contre-culture contestataire qui, passées les années protopunk états-uniennes, a déferlé sur l'Europe et irrigué de son « No Future » tous les domaines de la création artistique, d'une manière ou d'une autre. En marge de l'exposition, la Cité organise comme à son habitude une série d'événements et de concerts : on retrouvera des groupes punks historiques (Public Image Limited, Buzzcocks) et d'autres, plus jeunes, étiquetés « postpunk » (Frustration, Holograms, Cheveu, Kap Bambino), sans oublier quelques toiles emblématiques (*Rude Boy*, *La brune et Moi*). Alors que le punk veut changer la face du monde à coups de sons saturés et sales, une autre aventure musicale trace sa route, principalement en France et en Europe, bouleversant elle aussi les canons esthétiques. Dans le sillage de la musique concrète de Pierre Schaeffer, et des premières expériences d'électronique musicale, de Karlheinz Stockhausen notamment, et alors que l'Ircam ouvre ses portes à l'instigation de Pierre Boulez, un petit groupe de jeunes compositeurs a l'idée de ne plus composer avec des sons ou des bruits, mais d'aller triturer la nature elle-même du son : une nature ondulatoire pour laquelle la mathématique ouvre une multitude de processus. La musique spectrale est née. C'est ce nouveau regard sur le son et l'écriture musicale que la Cité de la musique mettra en lumière en cette fin d'année, avec notamment des œuvres de Gérard Grisey, Hugues Dufourt et Luciano Berio, avec un petit détour sur les traces de Bob Dylan en compagnie de Pascal Comelade. J. S.

Europunk (exposition), jusqu'au 19 janvier;
La nature du son (cycle), du 8 au 19 décembre à la Cité de la Musique, Paris. www.citedelamusique.fr

PARIS / ÎLE-DE-FRANCE

De la Ménagerie à la Cité

Un peu d'inattendu, ça ne fait pas de mal. Les pupilles se dilatent différemment et les méninges prennent une autre mise en pli. Deux événements automnaux de la même veine, *New Settings* et le festival *Inaccoutumés* à la Ménagerie de verre qui s'apprête à fêter ses trente ans en 2014, permettent cette exacte embarcation. Alors quel voyage ? À la Ménagerie, un voyage du *Désastre* pour Nina Santes (danseuse pour Myriam Gourfink et qui depuis peu s'attaque au chorégraphique) et Kasper T. Toepfritz : « une meute de haut-parleurs » ; « une vision postapocalyptique ». Pour Cecilia Bengolea & François Chaignaud, direction les vibrations des *dub plates* du compositeur réunionnais High Elements dans *Dub Love*. Puis il s'agira de fuir sous la spirale de l'escalier profond avec The UPSBD (pour United Patriotic Squadrons of Blessed Diana) fondé par Marlène Saldana & Jonathan Drillet. Ne pas chercher à comprendre, mais absorber l'intelligence des corps. Yves-Noël Genod sera en ouverture des *Inaccoutumés* pour une carte blanche. Du côté du Théâtre de la Cité internationale, on s'intéresse à l'interaction entre les particules. C'est lors d'une résidence au Cern (Conseil européen pour la recherche nucléaire) que le chorégraphe Gilles Jobin et le plasticien Julius von Bismarck se croisent. Quatre lampes industrielles suspendues et six danseurs créent une chorégraphie mathématique (*Quantum*). De la physique quantique aux drones, il n'y a qu'un pas. La pièce pour harpe *Occam I* d'Éliane Radigue interprétée par Rhodri Davies inspire à Xavier Veilhan *Systema Occam*. En route pour un espace sonore sculpté. Et la cage de scène de devenir une page de bande dessinée dans *Qu'est-ce qui nous arrive ???* (lire pp. 14-16). Deux écritures du mouvement, l'une par le corps (Mathilde Monnier), l'une par le trait (François Olislaeger) transforment le temps du corps dans l'espace. Au lecteur de dialoguer entre la réalisation du dessin et celle du mouvement de la vingtaine d'amateurs présents sur le plateau. C. I.

New Settings #3, du 4 au 17 novembre au Théâtre de la Cité internationale, Paris. www.theatredelacite.com

Les Inaccoutumés, du 12 novembre au 7 décembre à la Ménagerie de verre, Paris. www.menagerie-de-verre.org

L'intelligence ludique de Daniel Linehan

Pas très clean, Daniel Linehan ! Sous son apparence de jeune premier angélique, il se mettait hors de lui, sur la piste d'un tournoiement ininterrompu de 35 minutes, dans le solo *Not About Everything*, qui l'a révélé en France en 2008, aux Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis. Ce n'était pas qu'une passade, comme est venu le montrer, l'an passé, *Gaze is a Gap is a Ghost*. Le voilà aujourd'hui installé à Bruxelles et associé à l'Opéra de Lille, faisant retour sur ses premiers travaux. Un solo, *Digested Noise*, où la franchise du mouvement est parasitée par des spasmes, des borborygmes et autres grondements corporels. Une pièce de groupe, *The Sun Came*, où la danse est malmenée par des injonctions sèches. De facture plus récente, *Being Together Without Any Voice* joue au chat et à la souris avec le travail de la danse, ce labeur d'où filtre un jeu sans finalité, en une sorte d'intelligence ludique. J.-M. A.

Daniel Linehan, du 5 au 9 novembre au Théâtre des Abbesses, Paris. www.theatredelaville-paris.com

Renaud Auguste-Dormeuil, parcours initiatique

La première monographie de Renaud Auguste-Dormeuil doit se vivre, d'œuvres-clefs en productions plus récentes, comme un parcours initiatique. Une expérience de désenchantement révélant les paradoxes qui sillonnent notre expérience au monde. Le titre, clin d'œil à une citation de Fritz Lang dans le *Mépris* de Jean-Luc Godard l'explicité d'entrée de jeu. *I Was There*, prise de vue à travers une fenêtre, est l'image d'une absence justement. Dans *Elke's Rest*, des tuteurs tentent de soutenir la vie d'un arbre déraciné et exilé dans un intérieur hostile et froid. *Écriture nocturne* simule davantage la lecture, sous une lumière blanche et blafarde, d'un alphabet braille. Balançant entre les titres et les images, la perception s'étire dans une zone de doute, savamment entretenue par l'artiste. A. J.-C.

Renaud Auguste-Dormeuil, « *Include me out* », jusqu'au 19 janvier au MAC/VAL, Val-de-Marne. www.macval.fr



Being Together Without Any Voice, de Daniel Linehan (au Théâtre des Abbesses). Photo: Bart Grietens.



The Earls Crematory in 1900, de Renaud Auguste-Dormeuil. No. 385 - Published by The Northern News Company, Troy.

Avec la compagnie Haut & Court de Joris Mathieu, du 12 novembre au 7 décembre au Monfort à Paris, on entre dans l'univers du **Cosmos de Witold Gombrowicz** par le dispositif d'une loupe digitale. Les gros plans narratifs s'enchaînent et le monde devient un rébus visuel. www.lemonfort.fr

Bien mieux que le rallye Paris-Dakar, le Théâtre de la Ville accueille, du 6 au 19 décembre, en partenariat avec le Centquatre et l'Atelier de Paris-Carolyn Carlson, Tandem Dakar-Paris, pour **faire écho à la création sénégalaise**, chorégraphique (Germaine Acogny, Andréya Ouamba) et musicale, avec Ismaël Lô et Ablaye Cissoko. www.theatredelaville-paris.com



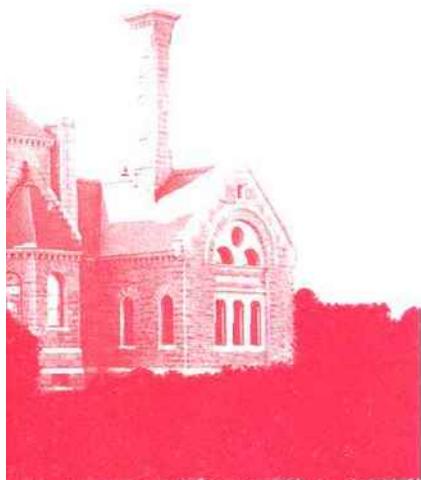
Le mystère-des-mystères, d'Alexis Forestier (au Nouveau Théâtre de Montreuil). Photo: Marie Jacolot.



Les marionnettes posent leurs valises

Après 20 ans de programmation nomade en Ile-de-France, le Théâtre de la marionnette à Paris s'installe dans les murs de l'ancien Théâtre Mouffetard, dans le 5^e arrondissement. Un pas vers la reconnaissance de cette discipline, encore trop méconnue en France, et une occasion d'offrir un panorama de l'écriture contemporaine dans ce domaine : théâtre d'ombre de la Compagnie Atipik, marionnettes hyperréalistes de la Compagnie trois-six-trente, théâtre d'objet de Turak, représentations et installations. Pour cette première saison, chaque compagnie propose un diptyque : une pièce centrale de leur répertoire et leur dernière création. *Hôtel de Rive* du Figuren Theater Tübingen inaugure ce nouveau lieu. Un spectacle exigeant inspiré de la vie du sculpteur Giacometti qui mêle marionnettes à fil, théâtre d'ombre et vidéo et « représente le mieux ce que le théâtre défend ». **A. J.-C.**

Inauguration du Mouffetard - Théâtre des arts de la marionnette, les 4 et 5 novembre à Paris. www.lemouffetard.com



tefery, Troy, N. Y.



Renaud Auguste-Dormeuil, *Mud in Your Eye#3* (exposition au MAC/VAL).

De novembre à février, la **Maison de la musique de Nanterre jette l'ancre de l'autre côté de l'Atlantique**. Parmi les temps forts de cette escale « Made in America », l'ensemble Links met Steve Reich à l'honneur avec *Drumming* (13 novembre); et les 24 et 25 janvier, le Cabaret contemporain rendra hommage à Moondog, musicien aussi qu'inventif espiègle. Le Ballet de Lorraine, de son côté, livre à bon port, le 17 novembre, des chorégraphies de Forsythe et Cunningham. www.nanterre.fr

Grand mix à Boulogne-Billancourt

« Secouer l'Ouest parisien avec sa programmation transversale et toujours surprenante » : telle est l'intention (fort louable) du festival BBmix, organisé à Boulogne-Billancourt – qui n'est a priori pas la ville la plus rock'n'roll de France. Elle le devient pourtant durant quatre soirées de réjouissances musicales débridées, oscillant entre rock, punk, électro, pop et autres joyusetés. Parmi les turbulents visiteurs de cette année figurent Lee Ranaldo and The Dust (nouveau projet du guitariste de feu Sonic Youth), Orchestra of Spheres (*lire portrait dans Mouvement n° 65*), les Olivensteins (groupe mythique du punk made in France), Ela Orleans (chanteuse ensorceleuse), Pierre Bastien (bricoleur rêveur) et Michel Cloup Duo (binôme frondeur, dont le très attendu deuxième album est annoncé pour janvier). **J. P.**

BBmix, du 21 au 24 novembre au Carré Bellefeuille, Boulogne-Billancourt. www.bbmix.org

À Montreuil, la musique mène au théâtre

Entrez au théâtre par la porte de la musique. Voilà la séduisante proposition du Nouveau Théâtre de Montreuil, déclinée en trois séquences. Avec *Life and Times*, saga d'une jeunesse américaine de la *middle class* (5>9 nov.), le Nature Theatre of Oklahoma (Pavol Liska et Kelly Copper) revisite la comédie musicale de façon minimaliste. C'est la musique de la langue qu'orchestre pour sa part Joris Lacoste avec *Suite n°1 « ABC »* (19>23 nov.), nouveau chapitre de l'Encyclopédie de la parole. Sous la banalité du « dire », Joris Lacoste traque des mélodies, des accents, des cadences : toute une musique inaperçue. On se réjouit, enfin, de retrouver Alexis Forestier (23>30 nov.), dont le travail ne rencontre pas la diffusion qu'il mériterait. *Le mystère-des-mystères* plonge, en une suite de plans-séquences, au cœur de la poésie d'E. E. Cummings. Les rythmes des langues françaises et anglaises se superposent, épousant une musique hypnotique et ténue composée pour l'occasion par Alexis Forestier. **J.-M. A.**

Nouveau Théâtre de Montreuil.
www.nouveau-theatre-montreuil.com

COMÉDIE DE VALENCE | La nouvelle création valentinoise à voir encore ce soir

"Elle brûle" : voyage au bord du gouffre

Lundi soir, la Comédie de Valence présentait au public la première de sa nouvelle création : "Elle brûle". Une pièce écrite par Mariette Navarro et mise en scène par Caroline Guiela Nguyen, de la compagnie valentinoise Les Hommes approximatifs.

Le point de départ, un fait divers comme les journaux en rapportent beaucoup, un drame familial, un drame humain dont nous découvrons la triste issue dès le commencement : Emma est morte. Voici le début, voici la fin. Reste le voyage, avec ses questions sans réponse, ses conséquences sans cause, sur lesquelles la pièce revient méticuleusement à la façon d'une enquête. Bien sûr, si la filiation avec une certaine Madame Bovary (également inspirée d'un fait

divers) est assumée, la pièce ne creuse pourtant pas le sillon déjà tant exploité du *Bovarysme*. En revanche, le spectre de l'affaire Romand, cet homme qui après s'être inventé une vie en est venu à commettre l'impensable, rode sur scène. Car de vie il est question, de mensonges aussi, et d'enchaînements qui peu à peu, insidieusement, poussent un destin vers l'abîme d'une fatalité. Précipice au bord duquel le spectateur progresse avec les personnages tout au long de l'œuvre.

La modernité de la mise en scène, la musique, les décors, magnifiés par un jeu précis de lumières, et les codes narratifs renvoient tant au cinéma qu'aux meilleures séries télé actuelles, et autorisent des allers-retours dans le parcours d'Emma,

sans jamais perdre ou isoler le spectateur. L'impuissance à ne rien pouvoir faire d'autre que regarder en est même palpable. Et le texte, résultat d'une écriture dite "au plateau", élaborée au fur et à mesure des répétitions, fait la part belle à grandes plages d'improvisation, qui offrent un réalisme final saisissant, servi par six acteurs parfaitement justes.

Emma brûle et se consume, durant plus de 2 heures, sous les yeux des spectateurs comme sous ceux de ses proches qui, lorsque le poison diffuse et tue, se demandent encore comment est-il possible qu'ils n'aient rien vu, et se heurtent toujours à la question du pourquoi.

"Elle brûle", jusqu'au 8 novembre.
www.comediedevalence.com



Une pièce écrite par Mariette Navarro et mise en scène par Caroline Guiela Nguyen. Photo: Jean-Louis FERRENDIEZ

Le public a pu échanger avec toute l'équipe de la pièce



L'équipe de création au grand complet pour un riche moment d'échange.

À l'issue de la pièce "Elle brûle", le public était invité, mardi, à participer à une rencontre avec toute l'équipe : de la mise en scène à l'écriture et aux costumes, en passant par

la scénographie, la création sonore et la lumière, sans oublier les acteurs. Tous étaient là pour répondre aux questions ou partager les émotions du public.

Mariette Navarro (écriture) a pris la parole la première afin d'expliquer le travail particulier de l'écriture plateau. « L'histoire d'Emma est née d'une rêverie, de lectures ou de

films communs. À partir de ce matériau, nous sommes arrivés à des situations très précises. À la répétition, on a découvert comment les acteurs vivaient cette histoire et pouvaient pendant 2 mois se l'approprier. »

Réaction dans le public : « Vous parlez de rêve mais moi, je trouve la pièce très lourde et c'est vraiment ce que l'on peut vivre au quotidien. »

Caroline Guiela Nguyen, metteur en scène, précise qu'il s'agit d'un rêve dans le sens où il s'agit de retranscrire un imaginaire. Il y a bien dans la pièce la confrontation avec un imaginaire. La pièce est en effet hyper-réaliste. Mais le

théâtre n'est-il pas aussi là pour ça ? J.-L. Borges disait : « je n'invente pas de fiction, j'invente des faits. » « Je me pose la même question de la restitution du réel. Arrivons-nous à mettre en scène la vie ? »

Dans "Elle brûle", il semble que l'équipe y soit arrivée. Tout sonne vrai. La douleur, la folie, le surréalisme, le suicide, les cauchemars, tout est bien là. Le public acquiesce et confirme que cette réalité douloureuse est très bien incarnée par les personnages. Pour chacun, l'écho est un peu différent, ce qui conforte le fait qu'il n'y ait pas une seule "interprétation".

K.B.

Hi U

Happiness In Uppsala

Le 17 novembre 2013



Oppressante et fascinante, « Elle brûle », deuxième volet de la série autour de Madame Bovary de Flaubert proposée par la Compagnie « Les hommes approximatifs » livre une vision du quotidien où s'entremêlent sans cesse le réel et la fiction.

Avec elle, la compagnie continue d'inventer un mode de conception somme toute inédit où l'écriture ne précède pas la mise en scène mais où toutes deux sont intimement mêlées.

Un fait divers comme ceux qui ont marqué l'actualité ces dernières années. Mal-être, ennui, angoisse, besoin d'exister au monde, mensonges, dettes: le cocktail vers un inexorable drame familial.

Mon spoiler n'en est pas vraiment un, on sait d'emblée qu'Emma, la mère, est morte. La scène initiale nous introduit dans le désarroi, entre égarement, tristesse et colère, d'une famille juste en deuil. Emma gît, face à nous, dans la chambre adjacente au salon où l'action prend place.

Retour ensuite sur le commencement de la fin. Le public est invité avec un réalisme déconcertant dans le quotidien d'une famille apparemment heureuse, apparemment sans histoire. Mais peu à peu des indices de l'issue fatale se mettent en place. Un mot, un geste, puis une première défaillance d'Emma. Le vernis se craquelle, Emma brûle, se consume et le climat se fait de plus en plus anxiogène.

Le travail de décor, lumières et sons joue un rôle prépondérant dans la montée de cette angoisse, d'autant qu'il déploie progressivement des stratégies relevant du fantastique comme pour mieux appuyer sur l'inévitable issue.

Les comédiens, dans cet effort de jeu sur le banal et la quotidienneté, livrent une prestation d'une formidable justesse.

Il règne quelque chose de malsain, de morbide presque, d'abord presque indécélable puis de plus en plus patent. Nous adoptons un rôle de témoins qui cherchent, dans ce qui nous est donné à voir et à entendre, des signaux d'alerte.

Fragilité de ma part et/ou véritable gage de savoir-faire de la Compagnie, j'ai eu beaucoup de mal à supporter cette pièce douloureuse. Elle vous intrigue, vous attire, vous fascine et vous obsède encore longtemps, avec des flashes d'images, de lumières et de sons.

Une création forte et d'une grande intelligence, qui captive et dérange. On peut ne pas aimer être autant chamboulé mais on ne saura nier le grand talent de l'auteure, de la metteuse en scène et des comédiens.

Laure

La loi de l'Empire, le drame d'Œdipe, et les choses de la vie

Rédigé par Jack Dion le Dimanche 17 Novembre 2013 à 16:43 | [0](#) commentaire(s)

Deux classiques de factures différentes avec « Sophonisbe », de Corneille, dans une mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman, au théâtre des Abbesses et « Œdipe Roi » de Sophocle, d'Antoine Caubet, au Théâtre de l'Aquarium. Une pièce contemporaine, « Elle brûle » de Caroline Guiela Nguyen, au Théâtre de la Colline. Trois temps forts.



Le décor est le même que dans les précédentes pièces de Corneille mises en scène par Brigitte Jaques-Wajeman : une table géante autour de laquelle s'affairent les personnages confrontés à des défis universels qui donnent toute leur portée à ces tragédies. Ici, le personnage clé est « Sophonisbe », qui a donné son nom à l'œuvre.

Princesse carthaginoise, la jeune femme (Aurore Paris) est partagée entre deux hommes : le jeune roi de Namibie, Massinisse, qu'elle a aimé ; et le vieux Syphax, épousé par devoir. Le premier s'est rallié à l'Empire romain auquel le second tente de résister. Sophonisbe encourage Syphax à mener la bataille non sans espérer reconquérir le cœur de Massinisse, qui compte épouser Eryxe.

Syphax vaincu, Sophonisbe retrouve Massinisse, vainqueur mais soumis aux Romains. Mais ces derniers, peu sensibles aux aléas de l'amour, ne tiennent pas du tout à voir fleurir une idylle contrariant leurs calculs diplomatiques. En idiot utile de l'Empire, Massinisse se soumettra, mais pas Sophonisbe, qui préférera la mort au déshonneur.

C'est qu'au-delà de l'amour, il y a le règne de la Rome toute puissante, qui ne fait pas de sentiment et juge de l'opportunité des hymens en fonction de ses seuls intérêts. Pour l'avoir oublié, Sophonisbe en est morte.

On ne soulignera jamais assez la portée universelle de la problématique portée par cette pièce, d'une rare actualité en cette période de (contre)révolutions arabes, d'interrogations sur les superpuissances et de luttes éternelles pour le pouvoir. La pertinence du texte de Corneille est servie avec talent par la bande de Brigitte Jaques-Wajeman, à commencer par la petite Aurore Paris, qui campe une Sophonisbe montée sur ressort. Dans le même lieu, Brigitte Jaques-Wajeman propose également « Pompée » du même Corneille, avec les mêmes acteurs.

Puisque l'on est chez les classiques, franchissons les quelques kilomètres qui séparent Ménilmontant du bois de Vincennes pour évoquer « Œdipe Roi » de Sophocle, mis en scène par Antoine Caubet, au Théâtre de l'Aquarium. Cette fois, on est à Thèbes frappée par la peste. La population fait appel à son roi, Œdipe, en lui confiant une mission très précise : retrouver le meurtrier du père d'Oedipe, l'ancien roi Laïos. Selon les oracles, en effet, c'est la condition sine qua non pour échapper au fléau de la maladie.

Voilà donc Oepide (Pierre Baux) qui lance l'enquête, tel un Maigret des temps jadis. Il cherche, il interroge, il tâtonne, il hésite. On lui parle d'un attentat à l'intersection de deux routes. Puis, au fil de ses recherches, Oedipe doit affronter la vérité, aussi insupportable soit-elle. Le meurtrier de Laïos n'est autre que lui, Œdipe, père d'un complexe éternel qui l'a conduit dans le lit de sa mère et qui fera la gloire de Freud. Le fils maudit ne s'en remettra jamais. Il finira aveuglé (au sens littéral du terme) par une réalité impossible à admettre.

Terrible pièce où un homme se découvre en même temps qu'il élucide un mystère. Œdipe est une énigme pour Œdipe. Il n'est pas celui qu'il croyait être et il ne peut être celui qu'il est vraiment. Par cette version réussie et imaginative (notamment avec les chœurs), Antoine Caubet confirme un talent qui saute aux yeux.

Pour « Elle brûle », au Théâtre de la Colline, la compagnie « Les Hommes Approximatifs » a banni toute référence à un texte classique. Caroline Guiela Nguyen et les siens se sont emparés d'un simple fait divers, comme on dit, le suicide d'une femme de 51 ans ayant absorbé une dose de barbituriques.

Nous voilà donc dans une famille ordinaire. Le père médecin ; la mère à la destinée professionnelle indéterminée (comme le reste de sa vie) ; leur fille passablement azimuthée ; la grand-mère, comme une ombre parmi les humains un ami de la famille ; sans oublier l'amant de madame ; à l'issue d'une rencontre hautement improbable.

On les voit vivre au quotidien, s'y empêtrer, s'y engloutir. Le père qui part au travail avec sa petite, la grand-mère qui erre, et la mère (superbe Boutaina El Fekkak) qui s'invente des emplois inexistantes, qui se contredit, qui se rattrape comme elle peut, telle la Gena Rowlands du film « Une femme sous influence » de John Cassavetes. Elle se retrouve dans les bras d'un autre sans trop savoir pourquoi, lui promet de le suivre, s'emmêle les pédales, incapable qu'elle est d'assumer ses propres choix, brisée par sa propre (non)vie.

On rit souvent dans cette pièce, mais c'est un rire de protection face à ces scènes familiales d'une rare banalité qui se transforment parfois en machines à tuer. C'est ce qui arrivera à la jeune femme portée à bouts de bras (et de cœur) par une Boutaina El Fekkak aussi insaisissable que bouleversante.

* « Sophonisbe » de Corneille. Mise en scène Brigitte Jaques-Wajeman. Théâtre des Abbesses (01 42 74 22 77), en alternance avec « Pompée » jusqu'au 1er décembre.

* « Œdipe Roi » de Sophocle. Mise en scène Antoine Caubet. Théâtre de l'Aquarium La Cartoucherie (01 43 74 99 61) jusqu'au 15 décembre.

* « Elle brûle ». Mise en scène Caroline Guiela Nguyen. Ecriture au plateau Les Hommes Approximatifs. Textes Mariette Navarro. Théâtre de la Colline (01 44 62 52 52) jusqu'au 14 décembre.



« Elle brûle »

Dimanche 17 Novembre 2013

Une pièce contemporaine, « Elle brûle » de Caroline Guiela Nguyen, au Théâtre de la Colline.

Pour « Elle brûle », au Théâtre de la Colline, la compagnie « Les Hommes Approximatifs » a banni toute référence à un texte classique. Caroline Guiela Nguyen et les siens se sont emparés d'un simple fait divers, comme on dit, le suicide d'une femme de 51 ans ayant absorbé une dose de barbituriques.

Nous voilà donc dans une famille ordinaire. Le père médecin ; la mère à la destinée professionnelle indéterminée (comme le reste de sa vie) ; leur fille passablement azimuthée ; la grand-mère, comme une ombre parmi les humains un ami de la famille ; sans oublier l'amant de madame ; à l'issue d'une rencontre hautement improbable.

On les voit vivre au quotidien, s'y empêtrer, s'y engloutir. Le père qui part au travail avec sa petite, la grand-mère qui erre, et la mère (superbe Boutaïna El Fekkak) qui s'invente des emplois inexistants, qui se contredit, qui se rattrape comme elle peut, telle la Gena Rowlands du film « Une femme sous influence » de John Cassavetes. Elle se retrouve dans les bras d'un autre sans trop savoir pourquoi, lui promet de le suivre, s'emmêle les pédales, incapable qu'elle est d'assumer ses propres choix, brisée par sa propre (non)vie.

On rit souvent dans cette pièce, mais c'est un rire de protection face à ces scènes familiales d'une rare banalité qui se transforment parfois en machines à tuer. C'est ce qui arrivera à la jeune femme portée à bouts de bras (et de cœur) par une Boutaïna El Fekkak aussi insaisissable que bouleversante.

* « Elle brûle ». Mise en scène Caroline Guiela Nguyen. Écriture au plateau Les Hommes Approximatifs. Textes Mariette Navarro. Théâtre de la Colline (01 44 62 52 52) jusqu'au 14 décembre.

Jack Dion

Théâtre du blog

Elle brûle !

Posté dans 18 novembre, 2013 dans [critique](#).

Elle brûle ! écriture de la compagnie Les Hommes approximatifs, textes de Mariette Navarro, mise en scène de Caroline Guiela Nguyen.

Après avoir traversé un petit musée d'objets du quotidien : porte-clefs, bouchons de champagne, colifichets, armoire à pharmacie, robe de princesse dans une penderie...tels qu'on en trouve chez tout un chacun, le public va s'asseoir face à un appartement petit-bourgeois en coupe : papiers peints et cuisine américaine, plantes vertes et ambiance familiale. Il pourrait y faire bon vivre, mais les longs silences embarrassés des protagonistes qui s'y trouvent rassemblés laissent entendre qu'un drame a eu lieu.



©Elisabeth Caruccio

Le spectateur reste dans l'expectative et le doute, quand, soudain, la porte de la chambre parentale s'ouvre sur une jeune femme gisant sur son lit de mort. Emma.

Nous comprenons vite que nous ne sommes pas convoqués à une veillée funèbre mais par une série de flash-back, à la reconstitution des faits qui ont conduit Emma au suicide. Cela semble aller bien chez les Bauchain. Emma a tout pour être heureuse : Charles, médecin, est un gentil mari, et Camille, une gamine effrontée et un peu tyrannique. Pourtant, elle, qui aspire à travailler, ne réussit pas à quitter le foyer et, insidieusement, le quotidien dérape : elle perd la notion du temps, adopte des conduites inexplicables qui l'entraînent dans une vie parallèle. Elle trompe Charles avec un obscur professeur de musique, fait croire qu'elle travaille et s'endette en accumulant de menus achats jusqu'à la saisie par huissier. Les prénoms des personnages évoquent ceux de *Madame Bovary*, mais Emma ne rêve pas d'un amour romantique, ne brûle pas de passion pour son amant, et ne flambe pas vraiment avec l'argent. Elle se consume à petit feu. Un naufrage inéluctable, au ralenti. Jusqu'à un violent passage à l'acte. En anthropologue, la compagnie des Hommes approximatifs explore la dérive qui s'installe dans la vie ordinaire d'une famille ordinaire.

« Au premiers jours des répétitions, nous avons entre les mains la formidable machine à jouer qu'est la scénographie d'Alice Duchange mais aussi tout un hors-champ : biographies des personnages, chronologies, détails, anecdotes, images... « A partir de toute cette matière, les comédiens ont improvisé, se sont inventé une mémoire commune et sont devenus les habitants de cette histoire » relate Mariette Navarro, autrice du livret. Pas une seule ligne n'a été écrite en amont, le texte s'est fabriqué au fur et à mesure, à partir des mots, du corps des comédiens, de leurs rythmes, de leurs silences... »

Pour cette broderie collective, l'équipe de réalisation s'est inspirée de plusieurs faits divers : le suicide d'une femme de 51 ans en Carinthie, le parcours de Jean-Claude Romand qui a menti pendant quinze ans à sa famille, en lui faisant croire qu'il était médecin à l'OMS, alors qu'il passait ses journées sur un parking.

D'où une forme et des dialogues proches d'un théâtre du quotidien, d'une série télévisée, d'un docu-fiction, avec ses petits détails comme la marque des céréales au petit déjeuner, une discussion de l'ado avec son père sur l'argent de poche. Mais ce quotidien-là est hanté par une inquiétante étrangeté incarnée par un gros poupon blanc fantomatique mauvais génie d'Emma guettant dans la pénombre. L'imaginaire et l'imagerie se réfèrent aussi à des drames intimes comme dans *Festen* ou encore dans *Intimité* de Patrice Chéreau.

Le spectacle, piloté avec délicatesse et fantaisie par Caroline Guiela Nguyen, repousse les limites de la théâtralité, par ses emprunts au cinéma, au romanesque et au documentaire, et invente ici une dramaturgie originale. Le travail collectif produit un jeu harmonieux, les comédiens s'investissent dans les personnages qu'ils ont composés, plongent dans cette histoire mais gardent toujours une juste distance. Car l'humour est au rendez-vous dans les dialogues et les clin d'œil aux sit-com et autres séries télévisées...

Malgré quelques longueurs et des moments de latence où l'action fléchit, ce travail qui ne laisse rien à l'approximation ouvre de nouvelles pistes au théâtre d'aujourd'hui.

Mireille Davidovici

Théâtre de la Colline T: 01 44 62 52 52 jusqu'au 14 décembre. www.colline.fr et du 18 au 20 décembre au Théâtre Dijon-Bourgogne et du 7 au 10 janvier à la Comédie de Saint-Etienne

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Lundi 18 novembre 2013

Critique · « Elle brûle » de Mariette Navarro, mise en scène de Caroline Guiela Nguyen à la Colline

Écriture au plateau, texte et improvisations



Elle brûle s'ouvre sur un moment de grande tension. Dans un intérieur, qui sera l'unique lieu de l'action, un noyau familial attend que la police vienne constater la mort d'Emma, que l'on voit au lointain sur son lit de mort. Le mari, la fille et la belle-mère d'Emma ont été rejoints par deux hommes, dont on ne sait rien pour l'instant. Juste que leur présence apporte quelque chose d'étrange à ce moment d'intimité extrême. Dans un jeu d'allers – retours, le spectateur va revivre le quotidien d'Emma et de sa famille, sur plusieurs mois, avant qu'elle ne se donne la mort.

Le point de départ de cette fable est un fait divers. Une femme se suicide après avoir endetté sa famille, trompé son époux, mené une double vie.

La compagnie « Les Hommes Approximatifs » s'est rendue sur les traces de cette femme pour mener une recherche qui aboutira entre autre à ce spectacle.

Le processus de travail de la compagnie et de la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen est passionnant. Pendant deux ans, l'équipe a construit ensemble tous les personnages, leur histoire, leur biographie qui vont constituer leur « Bible », comme l'explique l'auteure Mariette Navarro, « en référence à la façon dont travaillent les scénaristes de séries télé ». Après avoir inventé une histoire commune, et pendant le passage au plateau lors des répétitions, l'équipe – maîtrisant la vie des personnages et les événements constitutifs de la fable – commence à poser les jalons du spectacle. Les scènes se trouvent au plateau, à partir d'improvisations des comédiens. Mariette Navarro réécrit ensuite certaines scènes. Lors de la représentation, ce travail d'improvisation se fait sentir au point qu'il semblerait qu'il subsiste d'une part des moments d'improvisations dont les enjeux sont tout de même clairement définis, et d'autre part des scènes dont le texte a été fixé. Contrairement aux scènes dont le texte est clair, précis, juste, les scènes d'improvisations anecdotisent considérablement le propos : à l'image de cette discussion père/fille qui ne parvient pas à dépasser la question du choc des générations, de nombreuses scènes ne trouvent pas d'autres enjeux que celui de faire vivre au spectateur une tranche de vie de cette famille, portée par un pseudo-réalisme empêchant toute tension dramaturgique.

D'un fait divers à Madame Bovary

Par ailleurs, si Emma est clairement une variante d'Emma Bovary – après avoir secrètement contracté plusieurs crédits qui finissent par endetter son foyer, et trompé Charles, son mari, médecin – elle finit par se suicider sans que personne n'ait rien soupçonné de son désarroi. Cette Emma ne parvient pas à s'ancrer dans le réel. Mais sa situation est extrêmement floue. Dans la première partie du spectacle, on peut se demander si elle n'est pas malade, et penser à Alzheimer. Alors que Charles a réussi à lui trouver un emploi, grâce à ses connaissances, Emma se prépare pour son premier jour de travail. Elle répète sans cesse le chemin qu'elle va prendre, l'heure à laquelle elle doit partir, et parle d'une manière très singulière. Charles prend des pincettes avec elle, la protège, et l'encourage pour cette journée difficile. Mais le moment venu, Emma ne parvient pas à sortir de chez elle. Le soir, alors que sa fille revient du collège et que son mari rentre de sa journée de travail, elle n'a pas bougé. Personne ne s'étonne vraiment de son impossibilité à sortir de son système aliénant. Mais à mesure que le quotidien d'Emma se déroule sous nos yeux, il s'avère que les blocages sociaux restent opaques pour le spectateur, et semblent se justifier par un état de dépression. Alors que Charles, médecin, définit lui-même sa famille comme « petite-bourgeoise », la maladie de son épouse serait-elle sa condition sociale ? Lorsque l'on n'a manifestement pas besoin de travailler, parce que notre mari subvient aux besoins de toute la famille, que faire de sa vie ? Si c'est cette question que soulève « Les Hommes Approximatifs » avec *Elle brûle*, difficile de comprendre ce qui en est dit, car on suit Emma comme une héroïne, sans distance aucune, jusque dans la scène de son suicide. Dès lors, cherche-t-on ici réellement à dépasser un simple traitement des problèmes existentiels des petits bourgeois ?



Elisabeth Carechio

conte de la folie ordinaire

S'inspirant de l'affaire Roman et d'Emma Bovary, **Caroline Guiela Nguyen** brosse le tableau d'une famille en voie d'implosion. Une fable cruelle gérée avec maestria par une jeune metteuse en scène à suivre.

Laissez votre message après le bip sonore." Sur le répondeur, la voix chantante du père de famille respire le bonheur.

Charles et Emma forment un couple tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Lui est médecin, elle vient de trouver du travail. Tout baigne. Leur fille unique reçoit des leçons de piano à domicile. Dans leur appartement modeste, ils hébergent aussi la mère de Charles.

Mis en scène par Caroline Guiela Nguyen sur un texte de Mariette Navarro issu d'improvisations avec les acteurs, *Elle brûle* élabore une trame réaliste nourrie de détails vrais tirés du quotidien. Avec notamment le rituel du petit déjeuner où la famille se retrouve autour

d'une même table avant de partir au travail ou à l'école. Ce sens du détail a pour effet de mettre le spectateur sur le même pied que les personnages. C'est aussi le moyen de signaler discrètement des accroc dans une surface trop lisse. Comme ce téléphone qu'on ne décroche pas, par exemple, et qui s'avérera de plus en plus intrusif. Quelque chose cloche. Une dimension sous-jacente affleure à la lisière du fantastique. Des gestes incongrus. L'irruption récurrente d'un Pierrot lunaire appartenant au monde des rêves. Des sanglots sur le répondeur.

Par petites touches, Caroline Guiela Nguyen installe une ambivalence diffuse. La chronologie est brouillée, les effets

précédant parfois les causes – comme en rêve ou dans le ressassement du souvenir. Cette irréalité au cœur même du réalisme accompagne l'implosion de la cellule familiale. Emma, finement interprétée par Boutaina El Fekkak – mais tous les acteurs sont parfaits dans ce spectacle très réussi –, se perd dans une dérive sans retour. Presque sans le vouloir, elle a ouvert une parenthèse qu'il lui sera impossible de refermer.

Engagée dans un cabinet médical, Emma ne se présente pas à sa première journée de travail. Quelque chose s'est passé. Une visite imprévue du professeur de piano qui dit avoir oublié son téléphone portable. La table du petit déjeuner n'est pas encore

débarrassée. Elle l'invite à boire une tasse de café. Après son départ, elle n'ira pas travailler. La vie continue mais plus rien n'est pareil.

Cette dissonance au cœur d'une harmonie apparente, Caroline Guiela Nguyen la traite avec une pointe d'humour à la manière d'un conte cruel. Emma accumule les mensonges et les dettes, au point de se retrouver dans une situation ingérable quand les huissiers viennent saisir les biens familiaux. Dans ce contexte, le message guilleret sur le répondeur prend une résonance de plus en plus sarcastique. Comme un piège qui se referme. **Hugues Le Tanneur**

Elle brûle textes Mariette Navarro, mise en scène Caroline Guiela Nguyen, avec Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoul, Pierrick Plathier, jusqu'au 14 décembre au Théâtre national de la Colline, Paris XX^e, www.colline.fr, du 18 au 20 décembre à Dijon, du 7 au 10 janvier à Saint-Etienne

Une femme à l'étroit dans sa vie

La jeune Caroline Guiela Nguyen met en scène, avec brio, une Emma Bovary d'aujourd'hui

Théâtre

C'est un beau matin. La lumière du soleil entre dans la maison où Charles, sa femme Emma et leur fille Camille prennent le petit déjeuner. Ils sont joyeux, un peu taquins entre eux, comme on peut l'être dans une famille où tout va bien. Et puis, il y a une bonne nouvelle : Emma a trouvé du travail. Elle va commencer le jour même. A voir la cuisine américaine ouverte sur le salon, le coloir et les chambres, au fond, on sent bien que rien n'est riche sans que rien ne manque, dans cette maison comme une autre, où Emma reste seule, à boire son café, quand Charles part emmener Camille à l'école, avant d'aller à son cabinet de médecin. Mais quand Emma se met devant l'évier, et qu'elle se lave les mains, longuement, trop longuement, le regard tourné vers la fenêtre, on pressent que quelque chose ne va pas.

Qui est-elle, cette Emma ? Une femme d'aujourd'hui, dans la province française. Mariée, mère, et seule. Elle se consume de l'intérieur, sans que son entourage ne s'en rende compte. Téléphone en parlant à voix basse, en arabe, par moments. Invente qu'elle va au travail, alors qu'elle reste chez elle, prend des amants et dépense beaucoup d'argent. Oui, c'est bien une Emma Bovary. Non, ce n'est pas l'Emma Bovary de Flaubert. Elle vit ici et maintenant, et le portrait qu'en donne *Elle brûle*, au Théâtre national de la Colline, ne cherche pas à porter le roman à la scène. Il s'en inspire d'une manière magnifique, qui permet de découvrir un collectif avec un de ses tout premiers spectacles.

Ce collectif s'appelle Les Hommes approximatifs, en référence au titre du poème de Tristan Tzara, *L'Homme approximatif*. Il a été fondé en 2009 par Caroline Guiela Nguyen, une jeune femme (32 ans) qui a étudié la sociologie avant d'intégrer la section mise en scène de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Elle n'a jamais eu envie de jouer. Ce qu'elle aime, c'est regarder, être à l'extérieur et organiser. En la matière, elle mène un travail



Emma (Boutaina El-Fekkak), taraulée par un mal de vivre indéfinissable. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

de fond avec ses camarades. L'idée de *Elle brûle* est venue après la lecture de Flaubert, au cours d'un voyage au Vietnam, où Caroline Guiela Nguyen accompagnait sa mère. Dans un premier temps, Les Hommes approximatifs, qui sont installés à Valence, dans la Drôme, ont mis en place un petit spectacle, *Le Bal d'Emma*, qui se jouait dans des salles des fêtes de village. « *Assis à des tables, le public assistait au bal où Charles avait emmené Emma, pour ses 30 ans. Rêvant de mieux, elle jouait l'endroit médiocre* », raconte Caroline Guiela Nguyen.

Dans *Elle brûle*, il n'est même pas sûr qu'Emma juge sa vie médiocre. Elle n'arrive tout simplement pas à la vivre. Ce qui l'empêche ne vient pas d'une mélancolie, mais d'un « rien » qui l'enveloppe tout entière, comme une peau de chagrin dont elle ne sait comment se défaire. D'où ses gestes qui flottent, ses mains qu'elle lave trop, ou qui volettent dans l'espace. On pourrait la croire simplement distraite, cette Emma dont le mari accepte tout. Sait-il ou ne sait-il pas ? Veut-il se protéger, et proté-

ger sa propre vie, cette femme qu'il aime, cette femme qu'il a voulue ? A chaque mensonge d'Emma, il répond par un « *Ah bon* » si laconique qu'il vous fend le cœur. Parce que vous, spectateur, vous savez, et vous voyez : Emma avec son amant, Camille avec son baby-sitter qui sort de la chambre de la fillette, vêtu d'un pyjama du père. Et la mère de Charles avec ses longs

Les tableaux s'enchaînent si bien que l'on a l'impression de s'immerger dans un paysage imprégné par l'épaisseur du temps

cheveux blancs, qui arrose ses plantes et se persuade que son mari mort va arriver par le train.

Ce qui est magnifique, dans *Elle brûle*, c'est à quel point tout est suggéré, dans la succession de tableaux qui composent le spectacle. Ils s'enchaînent si bien que l'on

a l'impression de s'immerger, comme on le ferait dans une forêt profonde, dans un paysage imprégné par l'épaisseur du temps qui tisse les drames secrets d'une famille. Cela tient à une longue préparation, deux ans, dont Les Hommes approximatifs se sont nourris. Cela tient aussi au talent de Caroline Guiela Nguyen. Cela tient enfin au jeu remarquable des comédiens, qui laissent transparent, au meilleur sens du terme, ce que les personnages sont : des hommes approximatifs. Comme chacun d'entre nous, dont *Elle brûle*, qu'on ne saurait trop conseiller d'aller voir, renvoie un miroir, avec une grâce inquiétante. Ou, au choix, une inquiétude gracieuse. ■

BRIGITTE SALINO

Elle brûle, par Les Hommes approximatifs. Avec Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoui, Pierrick Plathier. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e. Tél. : 01-44-62-52-52. Mardi à 19 heures ; du mercredi au samedi à 21 heures ; dimanche à 16 heures. De 14 à 29 €. Durée : 2 h 30. Jusqu'au 14 décembre.



toutelaculture.com

« Elle brûle » les planches de la Colline

27 novembre 2013 Par [Claire Teysserre-Orion](#) | 0 commentaires

Elle brûle est le deuxième volet d'une série que la compagnie des Hommes approximatifs, menée par Caroline Guiela Nguyen avec des textes de Mariette Navarro, consacre à Madame Bovary.



Une petite exposition précède le spectacle. En fait, nous pénétrons dans un appartement : dans l'entrée, nous entendons déjà sur le répondeur de la famille, les voix d'Emma et Charles, et de leur fille Camille. Dans le couloir qui mène jusqu'à la salle de spectacle, des post-it où apparaissent des listes de choses à faire mais aussi de mots doux, un placard à pharmacie, des collections en tout genre, des billets de train... Cette entrée en matière sonne déjà aussi juste, ni caricaturale ni bâclée, que tout le reste de la pièce. Dès lors, on entre dans l'univers d'une famille, dans son intimité. Nous, les spectateurs, regardons, par le trou de la serrure, le désespoir et la chute d'une femme.

La pièce commence le premier jour du nouveau travail d'Emma, alors mère au foyer. Elle est d'abord excitée à l'idée de gagner de l'argent même si elle se trompe sans cesse sur le montant de son salaire – on comprend dès lors que l'argent sera un problème. Mais elle se trouve dans l'impossibilité de sortir de chez elle : la maison, ce lieu où elle est reine – son mari l'adore et elle peut adorer sa fille – et où elle étouffe. Commencera alors la spirale du mensonge car elle est aussi dans l'impossibilité de sortir d'elle-même, de dire ce qui ne vas pas – la sait-elle elle-même ? A moins que ce ne soit les autres qui ne le voient pas telle qu'elle est.

Ces autres forment le cadre idéal de la perte inexorable d'Emma. Chacun tient formidablement sa place pour que rien ne change. Charles, merveilleusement bien incarné par Jean-Claude Oudoul, anime comme on l'attend la vie de la maison : les blagues fusent, presque trop présentes pour ne pas cacher un malaise. Pourquoi ne peut-on pas parler sérieusement, si ce n'est du bulletin scolaire de la fille Camille ? L'on voit au fil de la pièce se déployer le jeu de Margaux Fabre qui interprète l'adolescente, comme une démonstration des changements intenses de cet âge, de son aptitude aussi à percevoir le vide où sa personnalité peut se développer, à l'abri de ses parents.

Quant au texte, il dessine intelligemment les relations de chacun des personnages, il y a peu de stéréotypes et le spectateur compatit pour tous : la grand-mère mutique, le professeur de piano savant, le factotum simple d'esprit en plus des membres de la famille. Il n'y a malheureusement pas de responsable désigné au drame de la vie. La violence de la société, l'immense solitude de chacun et la fragilité de certains imaginent le reste, « parce que certaines personnes peuvent supporter plus de choses que d'autres. La guerre, l'amour. »

Dans le livret du spectacle, Caroline Guila Nguyen, raconte comment les hasards de la vie, l'ont amenée à avoir affaire avec Emma. La compagnie jonglant toujours entre fiction et réalité, on ne saura jamais trop laquelle nourrit l'autre. Une vidéo (<http://www.leshommesapproximatifs.com/2012/03/05/elle-brule/>) d' « enquête » sur le site de la compagnie interroge des protagonistes du drame. Là, le travail de catharsis du théâtre fonctionne à merveille et le spectateur en ayant assez vu, ne veut en savoir davantage.

Claire Teysserre-Orion

Visuel :© La Colline

« Elle brûle », une création de la compagnie des Hommes Approximatifs et de la Comédie de Valence Centre National Dramatique Drôme Ardèche.
Mise en scène : Caroline Guila Nguyen, écriture au plateau : Les Hommes Apporximatifs, textes : Mariette Navarro. Avec Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nuësch, Jean-Claude Oudoul, Pierric Plathier.

Du 15 novembre au 14 décembre 2013 au Petit Théâtre de La Colline. Détail des horaires et des tarifs ici (<http://www.colline.fr/fr/spectacle/elle-brule>)

LA COLLINE
DE MARIETTE NAVARRO / MES CAROLINE GUIELA NGUYEN

ELLE BRÛLE

Une famille d'aujourd'hui qui plonge dans un drame sans âge : bienvenue dans le néo-réalisme théâtral concocté par la compagnie des Hommes approximatifs. *Elle brûle* ou un spectacle flamboyant de promesses.

On comprend pourquoi Caroline Guiela Nguyen, metteuse en scène de la compagnie des Hommes approximatifs, tient à ce que reste secret ce qui constitue pourtant un ressort essentiel de son spectacle. En effet, la pièce, créée à la comédie de Valence, ménage longtemps une forme de suspens, et n'hésite pas à verser du réalisme dans le fantastique pour pimenter la narration. Ce penchant pour des ingrédients un peu artificiels – les visions hallucinées d'une poupée masquée, d'étranges messages déposés sur le répondeur téléphonique – et une écriture qui peine parfois à s'envoler dans les moments d'acmé constituent à notre avis les deux petites faiblesses d'un spectacle qui par ailleurs vaut largement le détour. Nous ne révélerons donc pas ce que le spectateur comprend petit à petit, basculant du plaisir de voir se mettre en place les pièces du puzzle narratif à celui de découvrir tous les jeux référentiels qui le sous-tendent.

UN STYLE VÉRITABLEMENT SINGULIER

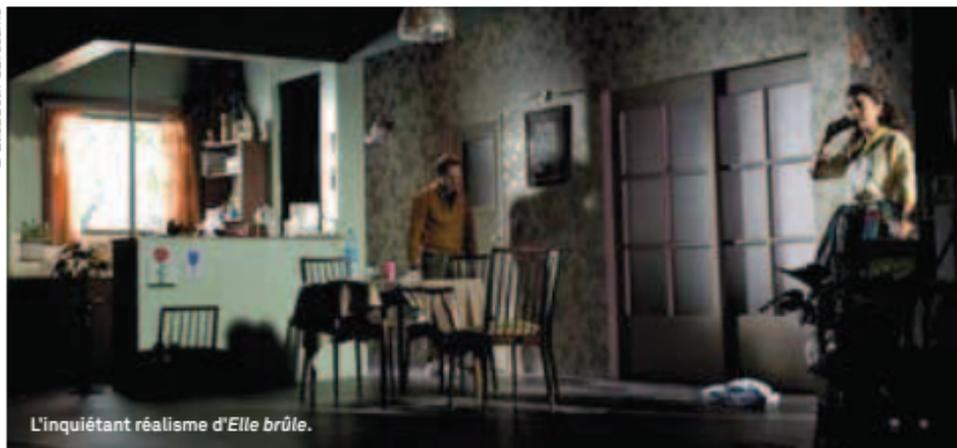
Essentiel, ce jeu référentiel l'est d'autant plus qu'il légitime tout le travail scénique mis en place par la compagnie, en grande partie

tourné vers la production d'effets de réel. Sur le plateau, un intérieur soigné d'une maison ordinaire, un intérieur qui aurait traversé les siècles, avec ses côtés kitsch, ses pots de fleurs et sa salle à manger bas de gamme. Une vieille femme, la mère de Charles, débonnaire devenue neurasthénique ; Charles ; un homme à tout faire, taiseux ; la fille de Charles, qui fait venir son professeur particulier, échangent. Une petite musique en sourdine derrière eux. Elle vient de la chambre aux pans translucides qui en s'ouvrant révèlent le corps allongé et resplendissant d'Emma, morte sur son lit. Il faut alors reconstruire le passé, savoir comment on en est arrivé là. C'est donc presque la même scène qui va se jouer et se rejouer dans le cadre étroit de cette maisonnette et de ce long flash-back. Autour du petit-déjeuner, de la table qu'il faut ranger, de la fille qu'il faut emmener à l'école, avant de partir au travail, comme dans la vie, les jours se suivent et se ressemblent en effet, jusqu'à ce qu'éclate le drame. Le travail minutieux, composé d'écriture de plateau et d'un réalisme poussé jusqu'aux borborygmes de la machine à café, produit un théâtre aux confins du réel et du cauchemar, porté par des comédiens excellents. Avec *Elle brûle*, la compagnie signe un spectacle d'autant plus prometteur qu'il affirme un style véritablement singulier, qui rapproche le théâtre du cinéma et dans sa théâtralité fait parfois penser à Joël Pommerat.

Éric Demeijer

Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Jusqu'au 14 décembre, du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h. Tél. 01 44 62 52 52. Durée : 2h15.

Rejoignez-nous sur Facebook



L'inquiétant réalisme d'*Elle brûle*.

01 décembre 2013

CHRONIQUE THÉÂTRE : ELLE BRÛLE

Mise en scène Caroline Guiela Nguyen

Textes Mariette Navarro

Lire sur Les Chroniques de Racines

Personne ne voit rien mais c'est moche. C'est monstrueux. Et en ce moment même, c'est en marche, en mouvement. Ça se multiplie, ça sort de nulle part. Et ça va s'étendre, ne pas arrêter de s'étendre. C'est comme un trou noir, de plus en plus profond, qui grandit, qui se métamorphose. Chaque jour c'est une nouvelle forme, on ne peut jamais l'apprivoiser, on ne peut jamais s'y habituer, tu comprends ? Il n'y a jamais de repos, il n'y en aura plus jamais. Ça a commencé depuis longtemps, avant même qu'on y pense. C'était peut-être minuscule au tout début. Un tout petit dérèglement. Si ça se trouve, ça
Je n'avais plus vraiment l'intention d'alimenter le blog en chroniques sur des représentations théâtrales. Mais Elle brûle m'a tellement bouleversée que je ne peux pas m'empêcher de vous en glisser un mot.

Un téléphone sonne dans un appartement, Emma ne décroche pas et soudain le répondeur se déclenche. Une voix appelle, pleure, résonne dans l'espace réduit de l'appartement et fait écho à ce qui se joue à l'intérieur d'Emma. **Elle brûle**, c'est l'histoire de l'effondrement intérieur d'une femme, d'une famille, une consommation lente et inéluctable d'autant plus tragique qu'elle est sans prise, idiote, quotidienne, banale.

Lecture contemporaine de Flaubert, inspirée également de faits divers récents, **Elle brûle** utilise comme matériau de base le réel, l'ordinaire. Le spectateur traverse d'abord un petit musée rempli d'objets divers, de petits bouts de toute une vie, avant de rentrer dans la salle, intime, qui le projette vers la scène et son décor familial d'appartement lambda. En quelques tableaux, la pièce traverse dix ans de la vie d'une famille. Le pari est audacieux, d'autant plus qu'**Elle brûle** est une œuvre collective, née de la rencontre entre l'auteur, la metteur en scène et les acteurs. De cette rencontre un spectacle a vu le jour, fascinant et fragile.

Il n'y a pourtant aucun faux pas tant l'intelligence de la construction, de la mise en scène, du texte, des acteurs est immense. Tout est d'une justesse insensée, de l'utilisation de la lumière, de la musique, du décor, des costumes. Et puis il y a Boutaina El Fekkak qui interprète Emma, dont le visage se refuse souvent au spectateur, et dont les moindres frémissements passent par le corps, la voix qui chante, se brise, se relève. Elle est magnifique, ils le sont tous d'ailleurs.

Emma c'est moi, c'est toi spectateur, c'est ta mère ou ta tante. Et il faut voir ce spectacle bouleversant qui m'a remué jusqu'au fond de mes tripes et remue encore, quelque part par là. C'est au [Théâtre de la Colline](#) et c'est jusqu'au 14 décembre.

THÉÂTRE ET BALAGAN

02/12/2013

LA COMPAGNIE DES HOMMES APPROXIMATIFS AU CHEVET D'UNE FEMME, EMMA LA MAL AIMÉE



Scène de « Elle brûle » (Elisabeth Carecchio)

Quand on sort du spectacle « Elle brûle », on est comme carbonisé. Par une femme. Devant nous elle a avalé de l'eau de Javel, s'est tordue de douleur, s'est recroquevillée comme une bête devant ses proches venus un à un, spectateurs comme nous de sa lente agonie. Cette femme c'est Emma, un personnage. Cette femme, c'est [Boutaina El Fekkak](#), une actrice.

L'AGONIE FEINTE CERNE SES VRAIS YEUX

Emma est mariée à Charles, un médecin de province tout à son boulot. Emma est en manque de vivre et surtout d'amour, de regard aimant, alors elle comble le trou de sa vie en faisant des dettes (achats compulsifs), en prenant amant et en s'inventant un boulot. Quand le château de cartes s'écroule (saisie, amant parti ailleurs, emploi factice), elle s'écroule aussi en s'empoisonnant. On aura reconnu là la trame de « [Madame Bovary](#) » qui sert de canevas de base au spectacle.

Une trame sans plus, aucunement une adaptation ou une actualisation. Un point de jonction cependant : Flaubert en écrivant les pages de l'agonie d'Emma raconte avoir été très mal dans sa peau et quand l'actrice vient saluer, au milieu de ses camarades plus enjoués et satisfaits des applaudissements nourris, elle a du mal à quitter ce qu'elle vient d'éprouver dans son corps : l'agonie feinte cerne ses vrais yeux.

Grandeur du théâtre où le chemin de l'émotion passe par l'artifice, où, insiste « Elle brûle », le bizarre, le pas de côté, disent mieux les abîmes de la vie ordinaire que la répétition du banal.

Dans le programme distribué aux spectateurs, [Caroline Guiela Nguyen](#) qui signe la mise en scène se dit nourrie de cinéma. Elle nous donne à lire un entretien avec [Mike Leigh](#), (le réalisateur de « Another day ») où le cinéaste déclare :

« Nous sommes des êtres humains, nous avons un pouvoir de fascination illimité et une passion naturelle qui nous poussent à observer la vie et à la célébrer ».

L'ACTEUR FAUTEUR DE TROUBLE

Au cinéma, quand [Abdellatif Kechiche](#) filme de près le visage aux yeux clos et aux lèvres entrouvertes d'Adèle-Adèle Exarchopoulos, quand les frères [Dardenne](#) (l'une des références majeures de Caroline Guiela Nguyen) dans « Rosetta » filment le pas déterminé d'Emilie Dequenne, c'est bien de cela qu'il s'agit : la caméra observe et le faisant amoureux, elle célèbre. L'observation fait partie du processus de création

Au théâtre, tout est faux, factice, composé, sauf le corps des acteurs, leur présence charnelle, leur voix. L'acteur, toujours double est un fauteur de trouble. Pour certains metteurs en scène c'est là un terrain d'observation et de fascination inépuisable. C'est le cas de la compagnie les hommes approximatifs fondée par Caroline Guiela Nguyen (ex élève n mise en scène à l'école du Théâtre National de Strasbourg) et implantée en région Rhône-Alpes (« Elle brûle » a été créé à la Comédie de Valence).

Pour cette compagnie, la création passe par un processus de travail particulier en plusieurs étapes visant donc à « observer la vie et à la célébrer » :

- A partir d'un canevas (voir plus haut) élaboration d'une scénographie (Alice Duchange) et avec la plume de [Marianne Navarro](#), création un ensemble de parcours biographiques de personnages très précis.
- Dans le décor et à partir de ces biographies, les comédiens improvisent (tout est filmé, un peu comme un carnet de notes et un aide mémoire)
- Le spectacle se construit par sédimentation (gestes, mots, rythme) sans pour autant se figer dans une pièce définitive, d'autant que le travail peut être régulièrement relancé par une série d'apports successifs (bouts de textes par exemple), subsiste une part d'aléatoire.

Tant est si bien que le spectacle est triplement signé : « mise en scène » (Caroline Guiela Nguyen), « écriture au plateau » (Les hommes approximatifs) et « textes » (Marianne Navarro). Regrettons tout de même que les identités des acteurs en fonction de leur rôle ne soit pas mentionnées dans le programme ce qui est pour le moins contradictoire avec la démarche de la compagnie.

SEULE CONTRE TOUS

L'enjeu de ce cheminement est une vibration, un tremblement du présent de la représentation.

Dans « Elle brûle », c'est le cas magnifiquement avec Emma. Le personnage, introverti, peu disert, fuyant, va progressivement s'enfoncer sans que son entourage s'en aperçoive. Emma n'est pas en phase avec la vie de famille et sa théâtralité codée. Ses proches la voient mais ne la regardent pas. Elle fait des efforts mais, enfermée en elle-même et enfermée dans cette maison dont elle ne sort pas ; peu à peu elle coule (s'invente un travail fictif, emprunte de l'argent, etc.)

Les autres personnages de la famille ou alentour, sont plus monolithiques. L'acteur qui interprète Charles est formidable d'inventivité, de réactivité. On pressent que son apport dans les improvisations a été considérable. Les scènes de petit déjeuner avec sa fille sont pleines de vivacité, débordent de répliques qui font mouche, de tac au tac comme au théâtre de boulevard.

Au fil des représentations le rouleau compresseur du jeu théâtral à l'écoute des réactions du public, peu prendre le dessus. Un danger corrigé par la présence récurrente de personnages en rupture avec le réel qui contribuent à l'étrangeté qui peu à peu s'installe, climat tenace hélas souligné par un onirisme un peu balourd (gros bébé fantôme).

Le spectacle tient sa force et sa limite dans ce double jeu : d'un côté le théâtre de famille extérieur avec son paraître rituel, de l'autre le théâtre intérieur d'Emma, femme empêchée, niée, en manque d'amour Avec ce paradoxe : Emma, celle qui joue (feint) le plus est celle qui semble jouer le moins.

Scènes denses, ces moments où Emma se retrouve seule et, précipitant sa chute, ces scènes de collusion quand elle est acculée (ses mensonges étalés) et comme à côté d'elle-même. Son théâtre c'est pour elle seule qu'elle peut le jouer, être une autre. Quand Emma meurt, elle emporte son théâtre avec elle. La pièce est finie.

J.-P. Thibaudat

LA COLLINE
DE MARIETTE NAVARRO / MES CAROLINE GUIELA NGUYEN

ELLE BRÛLE

Une famille d'aujourd'hui qui plonge dans un drame sans âge : bienvenue dans le néo-réalisme théâtral concocté par la compagnie des Hommes approximatifs. Elle brûle ou un spectacle flamboyant de promesses.

On comprend pourquoi Caroline Guiela Nguyen, metteuse en scène de la compagnie des Hommes approximatifs, tient à ce que reste secret ce qui constitue pourtant un ressort essentiel de son spectacle. En effet, la pièce, créée à la Comédie de Valence, ménage longtemps une forme de suspens, et n'hésite pas à verser du réalisme dans le fantastique pour pimenter la narration. Ce penchant pour des ingrédients un peu artificiels – les visions hallucinées d'une poupée masquée, d'étranges messages déposés sur le répondeur téléphonique – et une écriture qui peine parfois à s'envoler dans les moments d'acmé constituent à notre avis les deux petites faiblesses d'un spectacle qui par ailleurs vaut largement le détour. Nous ne révélerons donc pas ce que le spectateur comprend petit à petit, basculant du plaisir de voir se mettre en place les pièces du puzzle narratif à celui de découvrir tous les jeux référentiels qui le sous-tendent. 🎭 🎪 🎨 🎧 🎬

UN STYLE VÉRITABLEMENT SINGULIER

Essentiel, ce jeu référentiel l'est d'autant plus qu'il légitime tout le travail scénique mis en place par la compagnie, en grande partie

tourné vers la production d'effets de réel. Sur le plateau, un intérieur soigné d'une maison ordinaire, un intérieur qui aurait traversé les siècles, avec ses côtés kitsch, ses pots de fleurs et sa salle à manger bas de gamme. Une vieille femme, la mère de Charles, débonnaire devenue neurasthénique ; Charles ; un homme à tout faire, taiseux ; la fille de Charles, qui fait venir son professeur particulier, échangent. Une petite musique en sourdine derrière eux. Elle vient de la chambre aux pans translucides qui en s'ouvrant révèlent le corps allongé et resplendissant d'Emma, morte sur son lit. Il faut alors reconstruire le passé, savoir comment on en est arrivé là. C'est donc presque la même scène qui va se jouer et se rejouer dans le cadre étroit de cette maisonnette et de ce long flash-back. Autour du petit-déjeuner, de la table qu'il faut ranger, de la fille qu'il faut emmener à l'école, avant de partir au travail, comme dans la vie, les jours se suivent et se ressemblent en effet, jusqu'à ce qu'éclate le drame. Le travail minutieux, composé d'écriture de plateau et d'un réalisme poussé jusqu'aux borborygmes de la machine à café, produit un théâtre aux confins du réel et du cauchemar, porté par des comédiens excellents. Avec *Elle Brûle*, la compagnie signe un spectacle d'autant plus prometteur qu'il affirme un style véritablement singulier, qui rapproche le théâtre du cinéma et dans sa théâtralité fait parfois penser à Joël Pommerat.

Éric Demey

Théâtre de la Colline, 15 rue Maite-Brun,
75020 Paris. Jusqu'au 14 décembre, du mercredi
au samedi à 21h, le mardi à 19h et le dimanche
à 16h. Tél. 01 44 62 52 52. Durée : 2h15.

Rejoignez-nous sur Facebook

© Elisabeth Caracchio



L'inquiétant réalisme d'*Elle brûle*.

Théâtre et compagnies

Par Odile Quirot

06/12/2013

Des filles singulières.

L'amour, ou son manque, n'est pas un sujet neuf. Tout est dans la façon d'en parler. Exemple avec quelques jeunes femmes de talent.



Emma, perdue dans sa cuisine

« **Elle Brûle** » de **Caroline Giuela Nguyen** n'est pas un spectacle que l'on se contente de regarder. On y pénètre, y compris en accédant à la salle en passant par un couloir orné de petits objets sans importance, utiles ou non, de ceux que l'on entasse chez soi pour se faire un molleton de souvenirs, pour peupler les vides. Voici la cuisine/ salle à manger/ salon avec papier peint, plantes vertes. Un intérieur au demeurant modeste, à tel point que l'on se dit que si le père nourricier de la maison est médecin, comme il l'affirme, c'est que le niveau de vie de la profession a sérieusement baissé. Au fait, est-il vraiment médecin, cet homme qui part tous les matins en laissant son épouse Emma qui affirme qu'elle cherche du travail, qu'elle va travailler, et ce un jour après l'autre. Car Emma s'enfonce dans la dépression, Emma se suicidera. Et lui, il ne voit rien ? Et d'où vient cette grand-mère mutique qui déplace les chaises, les plantes vertes, perdue dans ses pensées, monologuant parfois en une langue étrangère ? Et pourquoi personne ne voit que la fille de la famille est une adolescente terriblement inquiétante, rude, crue ? (*Photographies Jean-Louis Fernandez*)

Et pourtant, dans cette famille, on vit, on se parle gentiment, on répète les mêmes rituels quotidiens, jour après jour : le petit déjeuner, tout ça. Mais personne ne semble voir vraiment l'autre. Emma se mure peu à peu dans sa dépression, achète tout et n'importe quoi, met sa famille en faillite. Et Emma avalera du poison. Madame Bovary, suivie de bien d'autres femmes que mentionnent parfois les faits divers, a été une des sources d'inspiration de «Elle Brûle», sur des textes de Mariette Navarro. Ce spectacle brouille les pistes attendues (une histoire de famille..) avec une extrême délicatesse dans son attachement au petit détail – un geste, une intonation de voix. Chaque instant est ordinaire, mais sourdement étrange (et quelles lumières !). Les acteurs sont merveilleusement entiers, présents, comme si leurs personnages n'avaient pas d'autres pensées que celles de ce moment-là, précis. Citons père, mère et fille : Jean-Claude Oudoul, Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre. Comédienne, ancienne élève du TNS Strasbourg, Caroline Giuela Nguyen a fondé en 2008 sa compagnie «les Hommes approximatifs». Approximatif, son spectacle ne l'est pas. Il dénote une grande maîtrise, il soulève la peau du réel, l'épaisseur du présent. (*La Colline, jusqu'au 14 décembre. Théâtre Dijon-Bourgogne du 18 au 20 décembre. Comédie de Saint-Etienne du 7 au 10 janvier*).

Parlez-leur d'amour

Dans le genre jeu de rôles délicat, et d'une drôlerie qui fait parfois songer aux « Diablogues » de Roland Dubillard , **Frédérique Loliée** et **Elise Vigier** font merveille, et de plus elles sont touchantes. Il s'agit de « *Déplace le Ciel* » de **Leslie Kaplan**, auteur avec lesquelles ces deux fines comédiennes entretiennent un long compagnonnage. Deux filles (F et E) en mal d'amour (l'un attend en vain un certain Léonard) bricolent des situations, des dialogues, s'inventent des « micro-fictions », y compris genre western. Elles sautent du coq à l'âne, évoquent la supériorité de la langue française sur l'anglaise, un voyage en amoureux vers Lisbonne à la douceur du rêve, que sais-je encore ? Une télévision diffuse des émissions et des jeux, l'une convoque le savoir encyclopédique sur son I phone, leurs aphorismes ont la fausse légèreté d'un nuage, et ainsi ce spectacle, joli, profond, enjoué (quelles diablasses) dont on a bien conscience de vous parler trop vite, mais mieux vaut tard que jamais (*TGP Saint-Denis, jusqu'au 15 décembre*).

On a pris un peu (beaucoup..) de retard sur ce blog pour vous parler de deux ou trois spectacles qu'on vous conseille néanmoins sans attendre : «*Un métier idéal* » d'après **John Berger et John Mohr**, avec **Nicolas Bouchaud**, mise en scène **Eric Didry** (Rond-Point, jusqu'au 4 janvier) et «*YLajali* »de **Jon Fosse** (sur les traces de « La Faim » de Knut Hamsun) mis en scène par, et avec **Gabriel Dufay** (Le Monfort, jusqu'au 14 décembre). Et « *Cineastas* » de l'argentin **Mariano Pensotti** et sa bande venue de Buenos-Aires (Festival d'Automne à Paris/ Maison des Arts de Créteil, du 11 au 14 décembre).

06 12 2013



«ELLE BRÛLE», FOYER ARDENT

Elle brûle infiltre le quotidien d'une famille qu'on aimerait croire sans histoire. A table, par exemple, où l'on parle de tout et de rien, selon l'humeur. Néanmoins, il apparaît vite que plein de détails cloquent entre la cuisine américaine et l'opaque chambre à coucher : le père, médecin, surjoue la blague ; la mère évoque d'une voix anormalement douce ce nouvel emploi où elle ne se rendra jamais ; la gamine parle de «bite» et de «sodomie»... Une impression globalement malaisante qu'amplifient d'autres personnages satellites à l'attitude non moins imprévisible, plus une créature flippante, sorte de gros bébé -comme sorti du *Inland Empire*, de David Lynch. Et tout continue de se détraquer de la sorte dans cet univers hyperréaliste que guette constamment la confusion (mentale, en premier lieu). Ecrite par Mariette Navarro et mise en scène (beau boulot sur la lumière et le son) par la jeune Caroline Guiela Nguyen, *Elle brûle* affirme les bonnes dispositions de la compagnie valentinoise les Hommes approximatifs. **G.R.** PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ
«Elle brûle», Théâtre de la Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020.
Jusqu'au 14 décembre. Rens.: www.colline.fr. Puis en tournée à Dijon, du 18 au 20 décembre, et à Saint-Etienne, du 7 au 10 janvier.

LA DISPUTE

<http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4752788>

 Par [Arnaud Laporte](#) [Le site de l'émission](#)



60 minutes

"Elle brûle" & "Gros câlin"

09.12.2013 - 21:00

La Dispute s'intéresse ce soir aux spectacles vivants en présence des critiques suivants :

- **Joëlle Gayot** (France Culture)
- **Vincent Huguet** (Marianne)

A propos des pièces suivantes :

- "*Elle brûle*", de **Mariette Navarro**, mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**, jusqu'au 14 décembre au **Théâtre de la Colline** :



Elle brûle Mariette Navarro © Théâtre de La Colline

- "*Gros câlin*", de **Romain Gary**, mise en scène **Bérangère Bonvoisin**, depuis le 15 novembre au Théâtre de l'Œuvre :



Gros câlin Romain Gary © Théâtre de l'Œuvre

Sans oublier, l'irremplaçable [revue de presse culturelle d'Antoine Guillot](#).

Et le coup de fil passé à **Delphine Pinasa**, directrice du **Centre National du Costume de Scène**, commissaire de l'exposition "*En piste, les plus beaux costumes de cirque*" faisant découvrir cet univers depuis l'apparition du cirque moderne au XVIII^e siècle jusqu'aux mutations du cirque contemporain, jusqu'au 5 janvier au **CNCS**, à **Moulins en Auvergne**.

La Couleur des Planches

Elle brûle, de Mariette Navarro par Caroline Guiela Nguyen

Publié le 12 décembre 2013 par savannahmace



« Je n'arrive pas à comprendre. J'aurais aimé pouvoir l'aider, si j'avais vu quelque chose. », Anne Rouault – la cousine d'Emma

Écrit à partir d'un fait divers, précédé d'un hasard inopportun, Elle brûle, de Mariette Navarro est un hommage à Emma Bauchain, épouse et mère disparue trop tôt. Afin de nous plonger en plein cœur du quotidien de cette famille, Caroline Guiela Nguyen, installe en amont de l'entrée dans la salle du Théâtre de la Colline, une sorte de cabinet de curiosités.

Entourés, de part et d'autres, d'objets, de musique, de souvenirs, de la Famille Bauchain, la metteuse en scène nous entraîne au milieu de leur intimité et prolonge, l'espace de quelques instants, la mémoire de celle qui n'est plus. Celle-là même qui a menti pendant des années, sombrant peu à peu dans une folie et un désespoir irréversibles. Les tromperies et les dettes d'argent s'accumulent, Emma perd pied mais fait toujours bonne figure devant les siens. Devant son mari et sa fille, deux aveugles ou deux témoins muets face à sa descente aux enfers. Boutaina El Fekkak, interprète avec beaucoup de fragilité et de mystère, cette femme instable, aux secrets bien gardés. Très convaincante dans son mensonge qui constitue la réalité qu'elle s'est créée, elle incarne avec conviction, trouble et atrocité, cette déchéance ultime. Quel dommage alors de faire évoluer ces personnages, confrontés à un sujet tellement riche et profond, dans un décor aussi kitsch et réaliste.

L'intérieur de la maison est retranscrit dans les moindres détails, conformes à la réalité d'un foyer sans surprises qui dénature toute la force de l'histoire. Bien que voulant montrer l'horreur au sein de la norme, rien n'est suggéré, tout est évident, nous renvoyant à un réel ennuyeux et dérangeant. Le pouvoir du théâtre ne réside-t'il pas dans l'invention de nouveaux codes ? Nous avons déjà le cinéma pour être confrontés aux minutieux reflets identiques de notre existence. Sans parler de cette reproduction exacte d'un cadre de vie, le plus gênant reste l'esthétisme assez douteux qui envahit ce beau plateau que nous regrettons.

Trop d'artifices, gâchent la dimension psychologique de cette mise en scène et réduisent l'exploration sans fin des méandres d'Emma Bauchain. De plus, certaines scènes répétitives sont trop longues et manquent alors d'intérêt. De l'intérêt nous en avons pourtant pour l'autre, qu'à la sortie, nous observons différemment.

[Théâtre de la Colline](#)

<http://critiquetheatrales.wordpress.com/2013/12/12/elle-brule-de-mariette-navarro-par-caroline-guiela-nguyen/>

ATTRACTIONS VISUELLES

Samedi 14 décembre 2013
- Publié dans : [THEATRE \(critiques\)](#)

"Elle brûle", de Caroline Guiela Nguyen : la femme dans l'ombre



Elle brûle

par la compagnie les Hommes Approximatifs

mise en scène de Caroline Guiela Nguyen

Ecrit par Mariette Navarro

Avec Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoul, Pierric Plathier

"Elle brûle" : le titre, aussi simple que magnifique, se charge d'une grande potentialité imaginaire. Elle, c'est Emma, comme celle du célèbre roman de Flaubert ; mais c'est aussi un fait divers sur le suicide d'une femme que Caroline Guiela Nguyen a suivi avec une attention particulière.

Avant d'entrer sur scène, la metteuse en scène (membre du collectif les Hommes Approximatifs) amène le spectateur à parcourir une sorte de cabinet de curiosité : des deux côtés d'une allée sont disséminés des objets du quotidien, télé, ordinateur, lait de soja, etc ; un nombre incalculable de petites choses chargées de renforcer l'aspect réaliste de la pièce, son ancrage dans une immédiateté palpable. Rapport au réel mais tout aussi vestiges qui évoquent un temps révolu.

A partir de là, entrer dans la salle et suivre la famille ressemble à un compte à rebours, comme un flash back (et dans l'histoire, il y a véritablement un retour en arrière) où l'on serait amené à observer une indéfectible dissolution. Il y a un quotidien qui est minutieusement dépeint dans "Elle brûle", manière de prendre appui sur un socle qui, petit à petit, va voler en éclats, mais sans aucun coup de force. Si la pièce est longue, c'est aussi pour mieux livrer ces imperceptibles glissements, pour mieux disséminer les quelques signes d'une lente dérive, d'un déraillement certain : un téléphone qui sonne, se préparer à sortir.

Le temps à l'œuvre dans la pièce, c'est aussi celui destiné à livrer des gestes quotidiens, répétitifs, comme le passage d'un homme à tout faire (Alexandre Michel), la préparation d'un petit déjeuner. Comme s'il fallait, pour entretenir l'illusion d'un bonheur, s'assurer que, même dans les petits actes, il y avait une petite parcelle de bonheur. Et cela donne, sur un mode grotesque, les facéties du père, les jeux avec sa fille.

Mais ce réalisme-là - avant que n'opère la vraie bascule - ne renverrait qu'à une réalité étroite, bouchée, si ne perçait pas, par l'intermédiaire de la mise en scène, une dimension autre, aux limites du fantastique. Il y a en particulier cette chambre, théâtre de moments intimes entre Emma et son amant, d'où surgit une figure au départ inquiétante, mais qu'on assimile ensuite à un ange gardien. On ne manquera pas de comparer ce gros bébé à l'univers de Joël Pommerat (en particulier "Ma chambre froide").

Une belle attention est prêtée au passage des saisons, dans "Elle brûle" : des rideaux qu'on ferme ou ouvre témoignent de l'intensité de la lumière d'été, tandis qu'un orage éclate, produisant quelques éclairs. De très belles scènes (comme la discussion d'Emma avec le professeur qui vire en vexation mutuelle, au point qu'il n'arrive plus à parler) côtoient des moments plus délicats (le père qui rentre et voit l'homme à tout faire en pyjama, déclenchant la scène la plus violente de la pièce). Précisément, lorsque le jeune homme quitte la maison, il enlève tous les vêtements qu'il portait, partant nu, façon de signifier que son existence n'avait de sens que dans les services qu'il rendait à la maison.

Pourtant, dans cette pièce sensible, où le désir d'idéal voisine avec une forme de trivialité du quotidien, on peut sentir un déséquilibre. Ce n'est pas tant la longueur qui est en cause, mais bien plutôt quelques scènes par-ci par-là, qui gênent, comme celles avec la mère, dont on ne comprend pas bien la nécessité dramatique. Et si Boutaina El Fekkak joue avec une grande sensibilité le personnage fragile d'Emma, il n'est pas évident au départ de coller à ce rôle, tant l'expression de la comédienne est ténue, sa voix portant peu. Mais il y a aussi une manière de signifier que dans cette prestation évanescence, le personnage est en quelque sorte déjà parti. Son destin est tracé et il n'y a plus, dans un final opératique assez glaçant, qu'à parachever cet itinéraire.



ALLEGRO THÉÂTRE

DIMANCHE 29 DÉCEMBRE 2013

Elle brule de Mariette Navarro. Mise en scène de Caroline Guiela Nguyen

Un petit intérieur fripé. Les occupants sont sous tension. On découvre dans une pièce attenante le corps sans vie d'une femme. Et le passé d'être sur le champs recomposé. Le mystère de cette mort sondé. La famille réduite, se composait de Pierre, un homme qui semblait tenir - avec indulgence et l'esprit souvent narquois - son petit monde à bout de bras. Emma, sa femme semblait avoir la tête dans les étoiles, tentait de dégotter un boulot, ne s'y rendait pas, voulait voler de ses propres ailes. Leur fille est une adolescente au parcours cahoteux. La grand-mère allemande semble avoir perdu la raison. Des hommes étaient fréquemment présents. L'un rendait de menus services, l'autre y traînait sa carcasse. Et n'était pas indifférent à Emma qui, un jour céda à cet emportement violent qu'on appelle la passion et découvre des zones de pénombres sensuelles dont elle ignorait l'existence.

La jeune femme se trouva rapidement engluée dans des questions d'argent . Elle connaît l'épreuve des innombrables coups de fil où une voix menaçante lui enjoint de régler ses dettes. Elle ne tarde pas à s'enfermer dans ses mensonges. Sa vie devenue sans issue ne tient plus qu'à un fil qui ne tarde pas à se rompre.

Des liens apparaissent évidemment avec Madame Bovary mais aussi avec l'Histoire de Jean-Pierre Romand dont Emmanuel Carrère décrit la vie de tromperies dans L'adversaire. Le besoin de réussite est dans nos années devenu si impératif que beaucoup n'ont d'autres choix que de faire mine de mener grand train. Quand l'amour de plus s'en mêle....

La distribution (Boutaïna El Fekkah, Margaux fabre, Aexandre Michel, Ruth Nuesch, Jean-Claude Oudoul, Pierric Plathier) mérite un coup de chapeau collectif d'autant que le spectacle, qui se démarque grandement de la production courante, a été conçu à partir d'improvisations. S'il a rencontré un tel succès lors de sa présentation au Théâtre de la Colline à Paris, qui lui vaudra une importante tournée la saison prochaine, c'est qu'il apparaît comme une authentique aventure de théâtre.

Du 7 au 10 janvier Comédie de Saint-Etienne tel 04 77 25 14 14

PUBLIÉ PAR [JOSHKA SCHIDLOW](#)

25 novembre 2013

Elle brûle (Caroline Guiela Nguyen/Mariette Navarro)

Un joli travail d'élaboration scénique ironique

On parvient dans la salle en parcourant un couloir qui nous plonge dans une ambiance intimiste. Tous les objets là disposés procèdent d'une décoration savamment kitch. Sur scène on découvre une famille qui se montre animée de tensions domestiques dont on ne sait s'il faut les prendre comme de cocasses légèretés ou comme de profondes blessures. Car le propos se présente initialement comme une suite de sketches, dont le lien semble délibérément mis en tension. La représentation joue d'habileté et de subtilité dans les changements d'ambiance, du cocasse au dramatique, du fantastique au comique. D'abord tout cela ne semble pas très sérieux. Des comportements légèrement décalés, savoureusement inattendus, figés dans leur inadaptation, installés dans un environnement conventionnel, dessinent un microclimat enjoué, pétillant, miné pourtant. Un joli travail d'élaboration scénique ironique, des acteurs à l'unisson de cette ineffable distance à soi qui constitue notre ambivalence.

On peut savoir – ou non, d'ailleurs – que la pièce est inspirée de *Madame Bovary*. Cette reprise en est une de qualité, qui transpose le propos à notre époque et procède d'une réécriture. Emma est ici présentée dans son environnement familial, qui relève d'une médiocre réussite, comme on sait. Charles, ce bon médecin, est plus exploré que dans le roman de Flaubert. Chacun des personnages présentés – habiles transpositions contemporaines et citadines du tableau de la campagne rouennaise du XIX^e siècle – apparaît comme une énigme à lui-même. Mais, comme dans l'œuvre princeps, reste non explorée la question de savoir où va la dépense. L'actualisation est incontestablement un pari gagné par la compagnie « Les Hommes Approximatifs », qui pratique l'écriture au plateau mise en forme par Mariette Navarro. On ressent pleinement l'aspect collectif de cette création.

Des paroles trop spontanées surgissent, des colères se manifestent, impromptues et éphémères ; on observe les choses se déliter dans leur étourdissante immobilité. D'autres langues sont utilisées sporadiquement, éléments d'intime étrang(èr)eté. L'allemand, de souche, tellurique, tellement proche et si mystérieux, l'arabe (en réalité un parodie phonétique, presque un gromelot), sur lequel on insiste en glosant ; curieux, ce familier éloignement. Bref, un tableau attachant et incisif, tout en subtilité, qui s'épanche en démonstrativité à terme, confinant à un faire-valoir de la performance de Boutaina El Fekak. C'est en effet un remarquable effort d'explicitation qui confine à l'exubérance, et finit, à la fin, par s'épuiser dans une monstration inutile. Ces derniers moments contestables ne doivent pas occulter la valeur et l'acuité de l'ensemble du spectacle.

christophe giolito

[Elle brûle](#)

LE PROGRÈS

Publié le 09/01/2014

« Elle brûle » : une poignante descente aux enfers

Théâtre. Inspirée d'un fait divers, Elle brûle, raconte l'histoire d'un foyer rongé par les mensonges. Emma, une mère de famille malheureuse, va connaître une véritable descente aux enfers.

« Elle brûle », livre tous les secrets d'une vie de famille ordinaire qui tourne au désastre.

Le public est immédiatement plongé dans l'univers tendu de la pièce écrite par Mariette Navarro, en découvrant le suicide d'Emma, jouée par Boutaina El Fekkak. « Elle brûle » va retracer la descente aux enfers d'Emma, une mère de famille déboussolée. Entre tromperies et mensonges, une famille bien ordinaire se dirige peu à peu vers un drame qui semble inévitable.

Dans les premiers temps, tout semble pourtant aller pour le mieux, dans une famille soudée. Mais le mensonge brûle peu à peu ce foyer où Emma cumule amants et dettes. Le père médecin et la fille, jeune adolescente, mènent une vie aux apparences heureuses et semblent aveugles devant la détresse d'Emma.

La mise en scène aux touches cinématographiques de Caroline Guiela Nguyen transporte le public au cœur d'un drame où le rire vient se mêler à la tension ambiante.

Les effets sont particulièrement efficaces dans la petite salle de l'Usine, de la Comédie de Saint-Etienne. Le spectateur souhaiterait devenir acteur pour sauver Emma de ses dérives, mais comme sa famille il est impuissant devant la folie ordinaire qui ronge Emma. Un drame d'autant plus poignant qu'il semble pouvoir frapper à toutes les portes.

« Elle brûle » jusqu'au 10 janvier à la Comédie de Saint-Etienne.

Ce jeudi 9 : rencontre en bord de scène, à l'issue de la représentation.

Clément Goutelle